



*Un troisième visage*

SAMUEL FULLER

*Un troisième visage*

L'HISTOIRE DE MA VIE D'ÉCRIVAIN,  
DE COMBATTANT ET DE RÉALISATEUR

Avec la collaboration de  
CHRISTA LANG FULLER & JEROME HENRY RUDES

Introduction par MARTIN SCORSESE

Traduit de l'anglais par  
HÉLÈNE ZYLBERAIT



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2011

CERTAINS disent que si l'on n'aime pas les Rolling Stones, on n'aime pas le rock and roll. De la même façon, je crois que si l'on n'aime pas les films de Sam Fuller, on n'aime pas le cinéma. Ou du moins, on ne le comprend pas. Bien sûr, les films de Sam sont brusques, *pulp* et parfois crus. Mais ce ne sont pas des points faibles. Ils sont simplement le reflet de son tempérament, de sa formation de journaliste et de son sens de l'urgence. Ses films sont le reflet parfait de l'homme qui les a faits. Chaque point est souligné, écrit en italique et en gras non par grossièreté mais par passion. Et son indignation – Fuller a trouvé de nombreuses raisons d'être indigné dans ce monde. L'homme qui a réalisé *Quarante tueurs* [*Forty Guns*], *Les Bas-fonds new-yorkais* [*Underworld U.S.A.*], *Le Port de la drogue* [*Pickup on South Street*] ou *Violences à Park Row* [*Park Row*], n'avait pas le temps de faire dans la dentelle. Dans ses films, sophistication et finesse sont au service de l'émotion à l'écran. Quand on réagit à un film de Fuller, on réagit au cinéma et à son essence même. Le cinéma comme source d'émotions. Les films de Fuller sont convulsifs, violents. Comme la vie, lorsqu'elle est vécue avec pure passion.

Je n'oublierai jamais la première fois que j'ai rencontré Sam. C'était à Los Angeles, au début des années 1970, après la projection de *Quarante tueurs* que j'avais organisée. Une fois le film terminé, nous avons commencé à discuter sans plus pouvoir nous arrêter. Nous avons parlé pendant des heures qui semblaient des minutes. Quand il fut l'heure de partir, nous avons continué à parler en marchant jusqu'à nos voitures. Arrivés là, nous parlions toujours. Il commençait à raconter une histoire qui menait à une autre puis encore à une autre – une qualité d'ailleurs magnifiquement illustrée dans ce livre. Nous aurions pu parler toute la nuit.

Fuller était l'une des rares personnes qui pouvaient à la fois "raconter" un bon film et en réaliser un tout aussi bon. De nombreuses personnes peuvent faire l'un ou l'autre, Sam pouvait faire les deux. Je me souviens d'une fois où Christa et lui sont venus dîner chez moi. Sam a commencé à parler d'une idée de film qu'il avait eue rien que sur des objets, d'où il aurait tiré l'émotion. C'était absolument fascinant. Si quelqu'un pouvait faire un tel film, c'était bien Sam.

*A Third Face* a paru pour la première fois en 2002, chez Alfred A. Knopf à New York.

Les titres des films cités dans le présent ouvrage sont signalés comme suit :

1. Films distribués en France : *Titre français* [*Titre original*] à la première occurrence, puis *Titre français* dans la suite du texte.
2. Films qui n'ont pas été distribués en France : *Titre original* [signification en français], puis *Titre original* dans la suite du texte.

© by Chrisam Films, Inc.

© Éditions Allia, Paris, 2011, pour la traduction française.

Le premier film de Sam Fuller que j'ai vu était son premier. J'avais 6 ans et j'avais vu la bande-annonce de *J'ai tué Jesse James* [*I Shot Jesse James*]. Je voulais le voir seulement à cause du titre. Quand ce jour est enfin arrivé, je me souviens de moi, assis dans le bus avec mon père, en route pour le cinéma. J'étais si excité que je ne comprenais pas comment les gens pouvaient continuer à vaquer à leurs occupations. Ignoraient-ils que *J'ai tué Jesse James* était sorti ? C'est un sentiment que nous sommes nombreux à ressentir enfants et habituellement nous sommes un peu déçus. Quand on est très jeune, les choses qu'on attend avec impatience et dont on rêve arrivent rarement à la cheville de l'image qu'on s'en était fait. Mais cette fois-ci, le film a dépassé le rêve. *J'ai tué Jesse James* est un film sur la trahison qui va au fond de la question – ce que c'est de trahir et ce que c'est d'être trahi. J'ai vraiment été surpris par le moment où Jesse prend un bain et Ford le vise dans le dos : va-t-il tirer ou non ? Je n'ai jamais oublié cette image et de nombreuses autres de ce film. Je les ai gardées en mémoire depuis l'âge de six ans. Le film m'émeut encore aujourd'hui.

Les films de Sam avaient une force qui balayait les clichés, quel que soit le sujet abordé. Il n'y a pas d'effets faciles dans son œuvre. Il essayait toujours de sonder l'insondable, que ce soit des sujets aussi vastes que l'inhumanité de la guerre ou l'injustice du racisme, ou à un niveau plus intime, la soif du pouvoir ou la contagion de la paranoïa. Dans les films de Sam, il n'y a aucune différence entre le privé et le politique, les deux font partie du continuum de l'expérience humaine. Je crois qu'il était l'un des artistes les plus courageux et les plus profondément moraux que l'industrie du cinéma ait portés. C'est la raison pour laquelle ses films de guerre – *J'ai vécu l'enfer de Corée* [*The Steel Helmet*], *Baïonnette au canon* [*Fixed Bayonets*], *China Gate*, *Les Maraudeurs attaquent* [*Merrill's Marauders*] et *Au-delà de la gloire* [*The Big Red One*] – sont les plus honnêtes, les moins sentimentaux et les plus durs que j'ai jamais vus. J'espère seulement qu'un jour *Au-delà de la gloire* soit restauré dans sa forme originale.

Le garçon qui trouve le cadavre de son père dans une ruelle et qui jure, le poing serré, qu'il se vengera dans *Les Bas-fonds*

1. Une version restaurée de cent cinquante-six minutes a depuis été présentée lors de Cannes Classics pendant le Festival de Cannes en 2004. (N.d.T.)

*new-yorkais*. Le plan séquence qui suit Gene Evans dans la rue alors qu'il tabasse son opposant dans *Violences à Park Row*. La mort triste et solitaire de l'indicatrice interprétée par Thelma Ritter dans *Le Port de la drogue*. Ce sont des moments d'émotion pure, crue, rares au cinéma, créés par un artiste unique. J'adorais Sam Fuller le cinéaste, et je ne peux pas imaginer mes propres films sans son influence et son exemple. Je l'ai autant aimé comme ami. Ce livre merveilleux, gorgé de sa passion de la vie et du cinéma, permet de garder vivante la mémoire de cet homme précieux.

MARTIN SCORSESE



SAMUEL FULLER.

## INTRODUCTION

SAM et moi avons parlé d'écrire ses mémoires ensemble plusieurs années avant de commencer à y travailler. Il était réticent car il sentait qu'il avait en lui de nombreuses histoires à raconter sur d'autres personnages. Je l'ai convaincu que sa meilleure histoire était probablement celle de sa propre vie. Il n'aimait pas écrire une histoire avec "je" comme personnage principal. Mais, toujours plein d'allant et prêt à relever tous les défis, il s'est rapidement adapté à ce mode d'écriture à la première personne et a savouré ce travail.

Puis, en 1994 à Paris, Sam est tombé malade. Nous avons cru le perdre, mais il s'est battu. L'année suivante, il était suffisamment en forme pour rentrer à Los Angeles. Nous travaillions déjà sur l'histoire de sa vie. Je tapais et il me guidait du mieux qu'il le pouvait. Sam m'avait raconté de nombreux épisodes de sa vie pendant nos trente-trois ans de vie commune.

En relevant ce défi, mon but était de permettre à mon mari de raconter sa version d'une vie longue, complexe et mouvementée. On a tellement dit et écrit des choses partiales, exagérées, simplistes ou tout simplement fausses sur l'homme et sur l'artiste. Parfois, volontairement ou non, mon mari alimentait la rumeur avec ses remarques incendiaires. Il était doué pour la controverse et n'aimait rien moins que provoquer un bon débat. "Culture, smulture!"<sup>1</sup>, aimait-il dire en se moquant de son profond attachement à l'érudition et à l'instruction. Fier mais humble, compliqué mais fruste, combatif mais pacifiste, Sam était pétri de contradictions. Je suis fière de l'avoir aidé à raconter sa propre vie, l'histoire fascinante d'un être humain admirable et droit.

Notre bon ami Jerry Rudes a été un partenaire exceptionnel dans cette entreprise. Il a minutieusement organisé, corrigé et édité le manuscrit. Fondateur des Rencontres cinématographiques franco-américaines d'Avignon et du Avignon / New York Film Festival aux États-Unis, Jerry était très proche de Sam. Ils s'aimaient comme un père et un fils.

1. Expression familière typiquement américaine, inspirée du yiddish et qui consiste à rajouter un "sch" ou comme ici un "s" au début d'un mot que l'on répète pour le tourner en dérision. (N.d.T.)

Tout le projet tournait autour de l'amour : l'amour de Sam pour la vérité, pour son pays, pour sa famille, pour ses collègues, pour l'art du récit et la réalisation de films ; et mon amour pour cet homme extraordinaire, que j'ai rencontré en 1965 et dont je ne me suis séparée que le 30 octobre 1997, quand il est mort dans mes bras.

Pour moi, Sam est toujours vivant. Son esprit m'entoure. Je sens sa présence chaque jour, fumant un bon cigare fait main, riant de son rire inimitable, inventant des histoires, des personnages et des angles de caméra originaux, enfin en paix après s'être battu si longtemps et si fort pour ce en quoi il croyait.

Je sais que Sam approuverait que je dédie ce livre à notre petite-fille Samira. Il ne l'a pas rencontrée sur Terre, mais il la suit fièrement du haut de la montagne, là où résident les hommes qui ont forgé le xx<sup>e</sup> siècle avec leurs tripes, leur travail et leur intégrité.

Voici la grande histoire d'un grand homme, un chant d'amour à la démocratie, un hymne à l'indépendance, à l'originalité et à l'endurance.

CHRISTA LANG FULLER  
Los Angeles, 2002



J'AVAIS ENVIRON 7 ANS QUAND J'AI PORTÉ UN UNIFORME DE MARIN POUR LA PREMIÈRE ET LA DERNIÈRE FOIS.

I  
UN HEUREUX ACCIDENT DE LA VIE

“MARTEAU !”

Je ne sais pas pourquoi c'est ce foutu mot que j'ai prononcé le premier. La raison pour laquelle je n'ai rien dit avant d'avoir presque 5 ans reste encore plus mystérieuse. Ce silence anormal inquiétait mes frères et sœurs et surtout ma mère, Rebecca. Ils craignaient que je sois mentalement retardé ou, pire, tout simplement débile. Ce fut un moment de joie pour toute la famille lorsque j'ai enfin prononcé ces deux premières syllabes pleines de pugnacité.

Pendant les quatre-vingts ans qui ont suivi cet été 1917, j'ai largement rattrapé ce retard de langage. Je suis un conteur. Mes récits étaient généralement tirés de mes expériences personnelles. D'autres histoires étaient des adaptations d'articles qui avaient fait les gros titres. J'ai concocté de nombreuses histoires à partir de situations imaginaires dont je rêvais sur le clavier grincheux d'une vieille machine à écrire, en fumant un bon cigare. Même mes personnages inventés étaient sincères. Que mon histoire mette en scène une pute, un général, un indicateur ou un flic, j'essayais de les rendre vrais. Pas héroïques, pas patriotes, pas aimables, mais vrais, c'est-à-dire fidèles à leurs origines et à leurs désirs.

Pour les perfectionner, je racontais mes histoires à quiconque voulait bien les écouter, une logorrhée qui pouvait parfois durer des heures. Quand je racontais des histoires, j'en oubliais de manger, de pisser, de dormir et toutes mes fonctions physiologiques étaient bloquées. Toutes, sauf fumer le cigare. Au fil des années, toutes ces discussions ont dû faire grimper ma tension et sont certainement en partie responsables de l'accident vasculaire cérébral dont j'ai été victime en 1994. Nous vivions alors à Paris dans un appartement modeste dans un immeuble sans ascenseur, dans le XII<sup>e</sup> arrondissement, un quartier populaire non loin de la place de la Bastille. C'était un beau dimanche matin d'automne. Christa et moi nous sommes promenés rue de Reuilly jusqu'à notre *boulangerie* \* préférée pour acheter

\* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

quelques croissants aux amandes dont je raffolais. Puis, nous sommes repartis bras dessus, bras dessous, jusque chez nous, au numéro 61 de la rue, en passant devant les primeurs et les cafés.

Nous avons décidé de prendre notre petit-déjeuner sur la petite table de pique-nique dans la cour de notre immeuble, un endroit pittoresque rempli de chats se prélassant, de linge séchant au vent et de gentils voisins qui rentraient avec leurs paniers remplis de courses. Christa a préparé du café au lait et l'a servi. Soudain, je me suis écroulé. Les formidables *pompier* \* français ont répondu à l'appel d'urgence de Christa et m'ont emmené à l'hôpital Saint-Antoine tout proche.

Je ne me souviens toujours pas très bien des deux mois qui ont suivi. Bénis soient les médecins et les infirmières français qui ont pris soin de moi. Ce sont des hommes et des femmes merveilleux. Nous cotisions à la Sécurité sociale française depuis plus de dix ans, donc mon séjour à Saint-Antoine et au centre de rééducation situé en dehors de Paris ont été entièrement couverts par l'admirable système de santé français.

J'ignore comment j'ai survécu à cette attaque cérébrale. Mon heure n'était pas encore venue. J'avais déjà frôlé la mort à plusieurs reprises, comme lorsque j'ai été blessé à la poitrine par une balle de Luger pendant la Seconde Guerre mondiale. Cinq ans avant mon attaque, j'avais fait un anévrisme de l'aorte. Quelques mois plus tôt, un médecin avait diagnostiqué un abcès dans l'un de mes poumons et l'avait traité. J'étais là, dans un hôpital parisien, toujours en vie, mais les dommages causés par l'attaque cérébrale empêchaient ma langue de formuler un seul mot intelligible. J'étais incapable de parler, comme lorsque j'étais petit garçon à Worcester, dans le Massachusetts. J'aime les formidables petites ironies de la vie ! Comme disent les Français, *plus ça change, plus c'est la même chose* \*.

Je partageais ma chambre d'hôpital avec un homme noir très gentil (je crois qu'il venait du Sénégal) qui aimait lire la Bible à haute voix. Cet homme m'aidait à me nourrir et me tenait le bras pour aller à la salle de bains. Il me passait du savon et de l'eau chaude pour que je puisse me laver. Il était d'une extrême gentillesse avec moi et – bon sang ! – je ne connais même pas son nom ! À l'époque, je ne me souvenais même pas du mien. Mais je ne l'oublierai jamais, ni la compassion dont il a fait preuve à l'égard de son voisin de chambre d'hôpital. Il commençait chacune de ses phrases par "*mon ami* \*", de sa grosse

voix grave. J'ai eu beaucoup de très bons amis durant ma longue vie. Mon voisin de chambre sénégalais sans nom a été l'un des meilleurs.

Christa et ma fille, Samantha, étaient bouleversées. Elles venaient me rendre visite chaque jour à l'hôpital, choquées aussi bien par mon incapacité à parler que par mes jambes molles, aussi fines que des allumettes. Elles avaient peur que je ne m'en sorte pas. Même si j'étais mal en point, je ne me souviens pas avoir pensé une seule fois que j'allais mourir. Je n'ai jamais tremblé non plus à l'idée de ce qui pourrait m'arriver si mon heure était venue. La mort est simplement la prochaine étape de notre aventure. Avec plus ou moins de subtilité, notre culture tente de nous manipuler, de nous angoisser au sujet de la mort. Elle vient quand elle vient. En attendant, j'ai 85 ans et je n'ai aucune inquiétude. Je ne ressens que de la gratitude. Je suis reconnaissant d'avoir survécu toutes ces années, reconnaissant d'avoir une épouse aimante et une fille bien-aimée, reconnaissant d'avoir eu une vie riche et créative. Plutôt que de me faire craindre la mort, ma maladie m'a permis d'apprécier ma chance.

Après mon attaque, mes premières pensées sont allées à ma très chère mère, Rebecca, mes frères, Ray, Tom et Ving, et mes sœurs, Evelyn, Tina et Rose, qui sont à présent tous partis. Le reste de ma vie a lentement commencé à réapparaître, comme des images sur du papier photographique dans un bain de révélateur. Mes facultés mentales sont revenues, mais mes problèmes d'élocution sont restés et les muscles qui me servaient à actionner mes jambes sont devenus aussi capricieux qu'une pute de bordel. Peu importe, je suis heureux d'être en vie. Après avoir flirté d'aussi près avec la mort, quel plaisir de sentir le parfum des roses encore une fois ! Chaque jour est un don du ciel, même si l'on ne s'en rend pas toujours compte. Rien de tel que de frôler la mort pour se rendre compte de la réalité de la vie.

Afin que je me rétablisse au mieux, nous avons décidé de retourner en Californie après notre exil volontaire en France. Dans mon esprit, je n'avais jamais vraiment quitté l'Amérique. Où que je vive, mon âme reste fermement américaine. Espérant revenir chaque année, nous avons conservé notre petite maison dans les collines de Hollywood. Mais les projets de films et d'écriture se sont succédé en France et ailleurs dans le monde. Plus important encore, notre fille était traitée pour une maladie de

Hodgkin à Paris, donc il nous fallait rester près de l'Institut Curie et de ses médecins compétents.

Je parlais de notre maison dans Laurel Canyon en la surnommant affectueusement "The Shack", la Cabane. J'avais transformé le garage en un havre de paix rempli d'étagères bourrées de livres, d'articles de presse, de photographies, de dossiers, de scénarios, de carnets de guerre et d'humidificateurs à cigares. À l'exception de quelques scénarios mangés par les souris et d'un globe brisé par la chute de livres pendant le tremblement de terre de 1994, mon bureau était exactement comme je l'avais laissé. C'était comme si je m'étais levé de mon bureau à cylindre et que j'étais parti faire une pause-café qui avait duré treize ans. Bon sang, comme c'était bon d'être de retour à la maison ! Notre chère table à manger, qui avait appartenu à Samuel Langhorne Clemens <sup>1</sup>, était là, solide comme un roc, prête pour de longs dîners en famille et entre amis. L'esprit de Mark Twain n'était jamais bien loin.

Non seulement l'attaque cérébrale m'a fait prendre conscience du caractère précieux de chaque heure, mais elle m'a fait réaliser que j'avais encore une bonne histoire à raconter : la mienne. Pas question d'attendre que le temps passe en faisant la gueule, à jouer les cyniques et à pleurer en pensant à la mort. Bon Dieu, je me sens comme Irving Berlin, prêt à chanter jusqu'à mes 101 ans ! Ma vie est une sacrée histoire. Jusqu'à présent, j'étais trop occupé à la vivre.

Je vais vous la raconter, cher lecteur, comme si nous étions assis autour de la table de Mark Twain, dans notre salle à manger, où tant d'histoires et de rires ont été partagés. Ma merveilleuse Christa m'aide à fouiller dans ces souvenirs extraordinaires. Nous ne cherchons ni à laisser de côté les démons qui doivent être exorcisés, ni à enjoliver les situations difficiles. Notre but est de rendre compte de mes quatre-vingts années et demie d'expériences à travers un récit vif et énergique.

Tous les êtres humains sont embarqués sur le même bateau mortel. Chacun d'entre nous traîne des valises pleines de défaites et de victoires. Pourquoi ne pas les porter le sourire aux lèvres, en restant résolument optimiste et en profitant de ce que la vie peut encore nous offrir ? Pourquoi nous laisser abattre ?

1. Samuel Langhorne Clemens était le véritable nom de Mark Twain. (N.d.T.)

L'histoire de ma vie ressemble à celle de Candide qui erre sur la Terre à la recherche de la vérité et qui continue à rire après avoir fait face à tant d'adversité. Mais c'est bien Don Quichotte qui reste mon véritable modèle. Aussi loin que je m'en souviens, je me suis fabriqué des utopies et je me suis battu pour ce que je croyais juste. Dans l'esprit du grand Miguel de Cervantès, je vous offre ce récit, qui que vous soyez et où que vous viviez sur cette grande planète.

"Si quelqu'un montait au ciel, et que de là il contemplât l'ensemble de l'univers et la beauté des astres, toutes ces merveilles le laisseraient indifférent, tandis qu'elles le raviraient d'admiration s'il avait quelqu'un à qui les raconter."<sup>1</sup>

Vous êtes pour moi, cher lecteur, cette personne.

1. Il semblerait que cette citation soit en réalité d'Archytas de Tarente, cité par Cicéron, *Dialogue sur l'amitié*, traduit du latin par A. Legouéz, Paris, Hachette, 1893, p. 68. (N.d.T.)

JE SUIS né Samuel Michael Fuller, le 12 août 1912 à Worcester, dans le Massachusetts, fils de Rebecca Baum, originaire de Pologne, et de Benjamin Rabinovitch, originaire de Russie. Mes parents avaient déjà transformé leur nom de famille, Rabinovitch, en un nom qui sonnait plus américain, Fuller. Ils s'étaient probablement inspirés du docteur Benjamin Fuller qui était arrivé avec le Mayflower en 1620, à l'époque où les médecins pensaient que saigner leurs patients était un bon moyen de les soigner. Il y avait plein d'autres Fuller accomplis et plus contemporains qui auraient pu inspirer mes parents <sup>1</sup>, mais ma mère avait une admiration sans borne pour le courage de ces cent un pèlerins (les premiers Européens venus s'installer en Amérique) qui avaient enduré les terribles hivers de la Nouvelle-Angleterre pour fonder la colonie de Plymouth. Rebecca se voyait probablement comme une pèlerine des temps modernes. Elle voulait que ses enfants portent un nom fermement ancré dans le rêve américain. C'est ma mère qui a éveillé en moi l'amour de l'Histoire.

L'année de ma naissance, on versa beaucoup de sang dans le pays d'origine de mon père, sous le règne oppressif du tsar Nicolas II. Son fils, Alexis, héritier du trône de Russie, était hémophile. Nicolas et sa femme, l'impératrice Alexandra, cherchant désespérément à guérir leur garçon, devinrent les proies de tous les charlatans et des fanatiques religieux, en particulier le fameux moine sibérien Grigori Efimovitch Raspoutine. En 1912, la Chine devint une république, les États-Unis admirent le Nouveau-Mexique et l'Arizona dans l'Union, le Titanic sombra, Robert Falcon Scott atteignit le pôle Sud, Ludwig

1. Sarah Margaret Fuller (1810-1850) était une réformatrice sociale américaine et écrivain. Elle appartenait au mouvement transcendantaliste et se battait pour les droits des femmes. Avec l'aide de Ralph Waldo Emerson, elle fonda *The Dial*, un journal consacré à la poésie et à la philosophie. Melville Weston Fuller (1833-1910), politicien et juriste américain, huitième président de la Cour suprême des États-Unis. Loïe Fuller (1862-1928), danseuse, actrice, productrice et dramaturge américaine qui connut une gloire immense grâce à ses improvisations de danse. Son portrait fut réalisé par Henri de Toulouse-Lautrec et Auguste Rodin. (N.d.A.)

Borchardt découvrit le buste peint de Néfertiti, belle pour l'éternité, dans une crypte en Egypte, et les docteurs Isaac K. Funk et Adam W. Wagnalls publièrent la première *Funk & Wagnalls Standard Encyclopedia* <sup>1</sup>.

J'ai grandi dans l'idée que les gens font avancer les choses comme le mot *movie* <sup>2</sup>. Le monde, tel un film, va de l'avant. Moi aussi je voulais avancer, aussi rapidement que mon esprit vif et mes jambes rapides pouvaient me porter. J'ai aussi grandi en croyant à la vérité. Je ne croyais pas seulement au mot lui-même, mais j'avais la conviction profonde que la recherche de la vérité était une noble cause. Ma nature a toujours été de dire la vérité aux gens, même s'ils se sentent insultés. Je tiens trop aux gens pour leur raconter des conneries. S'ils sont offensés par la vérité, pourquoi perdre mon temps avec eux ? Quand un jeune réalisateur vient me voir pour me demander des conseils sur son scénario, je ne me retiens pas, surtout si son truc est mal écrit.

Je dis. "Il y a trop de blabla dans ton scénario. Bon Dieu, montre l'action, ne la décris pas ! Tu fais un *film*, pas une foutue émission de radio. Un *film* avec des *émotions*, alors laisse parler tes personnages avec leur cœur."

"Mais Sam, la question du budget m'inquiète", dit le bleu.

"Ne pense pas à l'argent quand tu écris un scénario. Tu t'en inquiéteras plus tard."

J'appartiens à une génération pour laquelle dire la vérité était très important. Je crois que j'ai toujours la naïveté de penser que les gens sont honnêtes. En fait, je crois toujours à ce que dit James Cagney dans l'un de ses films : "Sers la main d'un homme, regarde-le droit dans les yeux et tout se passera bien."

Relater sa propre vie signifie faire face à la vérité. Pourquoi tenter de le faire au crépuscule de ma vie ? En fait, j'aimerais inspirer les autres, les inciter à être optimistes et audacieux, à suivre leurs rêves, quelles que soient les difficultés. La vie est risquée. Comme l'est l'industrie du cinéma avec son mélange de nectar et de poison, de fourberie et de cupidité, d'idéalisme, de trahisons, d'amitiés et de dur labeur. Parfois votre film est

1. Funk & Wagnalls était une maison d'édition américaine, dont l'encyclopédie fait encore référence aujourd'hui.

2. *Movie*, film en français, vient du verbe *to move* : avancer, bouger, aller. (N.d.T.)



PARIS EN 1991 AVEC ALEXANDRE ROCKWELL.  
J'AI TOUJOURS ESSAYÉ D'ÊTRE AMI  
AVEC DE JEUNES RÉALISATEURS  
ET DE LES ENCOURAGER DANS CE MILIEU TRÈS DIFFICILE.



PARIS, 1994. PLAISANTANT AVEC TIM ROBBINS  
PENDANT LE TOURNAGE DE  
*LA MACHINE À ÉCRIRE, LE FUSIL & LE CINÉASTE*  
[*THE TYPEWRITER, THE RIFLE & THE MOVIE CAMERA*].

un succès, parfois c'est un flop. Il n'y a aucune garantie, mais que ce soit dans la vie ou dans les films, le courage, la persévérance et le sens de l'humour vous permettront de garder la tête hors de l'eau.

J'espère tout particulièrement que l'histoire de ma vie donnera du courage aux jeunes réalisateurs qui essaient de survivre dans les eaux infestées de requins du monde du cinéma. Même les requins sont plus respectables que certains hypocrites et autres parasites qui grouillent autour des réalisateurs. C'est une industrie pleine de gens qui professent des idéaux nobles et se targuent de sensibilité artistique alors qu'ils exploitent et arnaquent les vrais créateurs. Les gros budgets ont détruit cette industrie. En Amérique, le mot "artiste" n'est jamais attribué à un réalisateur, sauf si il ou elle a un film à l'affiche qui fait énormément d'entrées. Alors, on devient un réalisateur de catégorie "A", mais cette lettre n'a rien à voir avec l'"Art", seulement avec les dollars.

Ça n'a pas toujours été comme ça. Quand j'ai réalisé *I Shot Jesse James* en 1949 pour le producteur Robert Lippert, nous avons scellé le contrat sur une poignée de main parce qu'il aimait mon histoire. Ça c'était du business, direct. L'idée de faire de gros profits n'était pas la motivation principale. Je n'ai reçu mon contrat que six mois plus tard. Quand, contre toute attente, le film a rapporté un peu de fric à Lippert, j'étais content pour lui. Il a partagé les bénéfices avec moi, exactement selon les termes définis. Son succès financier lui a permis de continuer à produire des films avec moi et avec d'autres réalisateurs.

Peu importants les obstacles, des artistes passionnés et honnêtes parviendront toujours à faire de bons films avec de bonnes histoires. Certains membres de la jeune génération des auteurs-réalisateurs sont devenus des proches : Martin Scorsese, Jonathan Demme, Peter Bogdanovich, Curtis Hanson, Wim Wenders, Mika Kaurismäki, Alexandre Rockwell, Tim Robbins, Quentin Tarantino, Jim Jarmusch et bien d'autres. Une fois, Jarmusch a éclaté de rire lorsque je lui ai donné un conseil pour l'écriture de scénarios, sauf que j'étais très sérieux : "Si une histoire ne te fait pas bander dès les premières scènes, jette-la à la poubelle." Même si ça fait un peu cucul, j'aime tous ces jeunes réalisateurs comme un papa bienveillant et je leur souhaite de continuer avec succès.

Même pendant les années de vaches maigres, je n'ai jamais cessé d'écrire mes propres histoires. Travailler sur ces histoires était un besoin viscéral et m'empêchait de sombrer dans l'amertume ou la mélancolie. Bon sang, je pourrais encore vivre cent ans et écrire des histoires originales qui, devenues des films, attraperaient les spectateurs par les couilles.

Les gens sont soit amusés soit déroutés par ma façon de parler. Étant originaire de Worcester, j'ai une voix nasale et un accent de la Nouvelle-Angleterre. Mes années d'apprentissage à New York ont tout changé. Adolescent, j'ai commencé à fumer le cigare et j'ai appris à articuler en ayant constamment un long cigare au bout coupé [*stogie*] dans la bouche. En ce temps-là, je tirais des bouffées sur des *twofers*, appelés ainsi parce qu'on en avait deux pour une pièce de cinq cents [*nickel*]. Des journalistes chevronnés comme Gene Fowler, Damon Runyon et Ring Lardner s'étaient pris d'affection pour moi et me glissaient un havane de temps en temps. Sans même m'en rendre compte, j'ai adopté leur façon très directe de parler, caractéristique de la grande ville. Impatient de nature, j'ai trouvé ce jargon rapide et expressif très pratique pour gagner du temps. De toute façon, c'était la seule façon de me faire comprendre des flics, des pompiers, des macs, des putes, des tenanciers de bars, des bookmakers et des employés du métro que je fréquentais dans les dures rues de New York. Croyez-moi, on ne parlait pas de Balzac.

L'écriture a toujours été ma première vocation. Depuis l'enfance, le pouvoir du mot imprimé m'a toujours fasciné. Je suis un grand admirateur des textes fondateurs de notre nation, la Déclaration d'indépendance et la Constitution, parce que, par-dessus tout, elles sont très bien écrites. Ma prose incisive et mon flair m'ont permis de décrocher, alors que je n'étais qu'un adolescent, un job de journaliste dans le Manhattan tumultueux et effervescent des années 1920. Après avoir travaillé comme journaliste pigiste, je suis parti en Californie dans les années 1930 pour tenter d'écrire des histoires pour des films. Inspiré par les maîtres, Twain, Dostoïevski, Dickens, Zola, je me suis aussi essayé à la fiction et j'ai publié une dizaine de livres au fil des années.

J'ai débuté dans le journalisme à l'époque où les Américains apprenaient tout de leur pays grâce aux journaux, aux magazines et aux livres. L'avènement de la télévision, avec son immédiateté et sa franchise, a eu une énorme influence sur

toutes les facettes de notre société. Une influence qui, j'en ai peur, n'est pas le bienfait qu'on nous prédisait pour notre démocratie. L'ancien Premier ministre israélien Shimon Peres a dit que le bon côté de la télévision est qu'elle rend toute dictature impossible, mais que son mauvais côté est qu'elle rend la démocratie insupportable. La véritable valeur de notre nouvelle communication par ordinateur, vorace et ultrarapide, ne sera jugée que sur un critère et un critère seulement : les contributions qu'elle apportera à la démocratie.

Avant toute chose, je suis un démocrate. Je crois fermement que la démocratie est le meilleur régime sous lequel les gens peuvent vivre sur la Terre. Je me suis battu pour la démocratie, j'ai fait des films mettant en scène des antidémocrates, que ce soient de faux patriotes, des racistes, des mafieux ou des fascistes. L'un de mes films, *Violences à Park Row*, a pour sujet la naissance du journalisme moderne américain à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Une presse libre est une composante indispensable à toute démocratie. Elle est protégée par le premier amendement, mais elle vit et respire grâce à l'énorme travail des journalistes et des rédacteurs en chef de tous les journaux de cette nation.

Ma longue vie a quasi traversé tout le XX<sup>e</sup> siècle. J'ai croisé certains de ses personnages les plus illustres et assisté à certains de ses événements les plus capitaux. J'ai vu mes frères américains sous leur meilleur et leur pire jour. Ils savent faire preuve d'un enthousiasme, d'un courage, d'une ingéniosité et d'une force remarquables. Cependant, mon époque a été jalonnée de guerres mondiales dévastatrices, marquée par la pauvreté et l'ignorance, les conflits sociaux basés sur la race et l'argent, les groupes de psychopathes pétris de haine tels que le Klu Klux Klan, les chasses aux sorcières menées par des politiciens, et les religieux fanatiques. Pour moi, les incitateurs à la haine et les réactionnaires sont répugnants, une menace pour la démocratie. Chaque génération aura les siens. Ils doivent être combattus et vaincus.

Je n'ai jamais perdu ma ferveur pour l'Histoire et les éclaircissements qu'elle apporte. Je n'ai jamais perdu mon optimisme non plus. Vivant en marge de Hollywood, physiquement et spirituellement, depuis plusieurs années, je reste à ce jour un outsider. J'ai toujours plongé dans la vie la tête la première, sans m'inquiéter de l'échec.

S'il n'y avait qu'une seule raison de relater mon histoire personnelle, ce serait pour que mes expériences soient une source

d'inspiration pour vous, cher lecteur. Que vous soyez jeune ou jeune de cœur et d'esprit, j'aimerais que cette expérience vous encourage à persister de toute votre âme et avec toute votre énergie, même si vos rêves paraissent fous aux yeux des autres. Croyez-moi, vous l'emporterez sur tous ceux qui disent toujours non et sur les connards qui vous disent que c'est impossible !

À WORCESTER, nous vivions dans une petite maison sur Mott Street, près de l'église Holy Cross. L'un de mes premiers souvenirs est le son des cloches de l'église dans la rue. J'étais cloué au lit avec un mauvais rhume et une grosse fièvre. Les cloches se sont mises à sonner à tout rompre. J'ai entendu des éclats de voix dans la rue. Par la fenêtre de ma chambre, j'ai vu qu'il neigeait dehors. Je me suis levé et j'ai ouvert la fenêtre pour écouter le vacarme. C'était le 11 novembre. Les gens dans la rue hurlaient que la "Grande Guerre" était finie. Je me souviens observer la neige, écouter les cloches, regarder les gens excités qui couraient dans tous les sens, en me demandant ce que la guerre pouvait avoir de grand de toute façon. Ma mère a fait irruption dans la chambre, m'a donné une sacrée fessée et m'a renvoyé au lit sur-le-champ.



Rebecca Fuller était une femme au caractère bien trempé. Elle n'avait peur de rien ni de personne, un être humain remarquable. Elle adorait raconter des histoires, écouter des blagues, faire de nouvelles connaissances et boire du whisky irlandais. Coquette jusqu'à son dernier jour, elle portait toujours un rang de perles autour du cou. Elle a été mon premier et mon meilleur soutien. Quand j'avais environ 7 ans, elle m'a emmené en excursion à Plymouth. À Plymouth Rock, un panneau indiquait le "légendaire" endroit où les pèlerins venus d'Angleterre avaient débarqué le 21 novembre 1620. Ma mère m'a indiqué du doigt, sur la côte, au nord de Cape Cod, près de Provincetown, l'endroit où les pèlerins étaient vraiment arrivés. J'étais consterné. Pourquoi mentir ? Pourquoi ne pas installer un panneau là où les événements s'étaient réellement déroulés ?

Ma mère m'a expliqué que tant que la date était commémorée, personne ne se souciait de l'endroit exact où les pèlerins avaient débarqué. Bon Dieu, mais *moi* je m'en souciais ! La discussion que nous avons eue ce jour-là à Plymouth est restée gravée

NÉE EN POLOGNE, REBECCA FULLER ÉTAIT DÉCIDÉE À DONNER À SA FAMILLE LA CHANCE DE PROFITER DE TOUT CE QUE L'AMÉRIQUE AVAIT À OFFRIR.

dans ma mémoire. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai un penchant pour la véracité, je cherche toujours la vérité. Cette recherche de l'exactitude des faits est ancrée en moi et m'a bien servi dans ma vie.

Je suis toujours gêné quand les lieux ne sont pas correctement indiqués et qu'on fait des arrangements avec l'Histoire à la convenance des touristes. Lorsque j'ai visité Waterloo en Belgique, j'ai réalisé que la bataille n'avait pas eu lieu là où les plaques officielles étaient posées, mais dans des tranchées dans les champs aux alentours. Sans ces tranchées pour défendre les grandes armées du Royaume-Uni, de la Prusse, de la Russie et de l'Autriche, Napoléon aurait probablement gagné cette bataille du 18 juin 1815. Il a finalement été vaincu et envoyé en exil sur l'île de Sainte-Hélène. Ces foutues tranchées ont joué un rôle majeur dans l'histoire de l'Europe. Pourquoi ne pas montrer aux gens l'endroit où la bataille a réellement eu lieu ? De même, Cecil B. DeMille n'a pas réalisé son film de 1914, *Le Mari de l'indienne* [*The Squaw Man*], avec Dustin Farnum, à l'angle de Hollywood et Vine où il y avait une plaque. DeMille a tourné son film dans une rue toute proche.

Cette journée à Plymouth était importante car elle a montré à ma mère que je pouvais penser par moi-même, quitte à être en désaccord avec elle. Elle m'a intelligemment encouragé à exprimer mes propres opinions. Nous n'avions pas de disputes majeures, mais le dialogue en était d'autant plus intéressant. Depuis lors, j'ai toujours aimé contredire les autres dans l'espoir d'avoir des conversations plus intéressantes. Il n'y a rien de plus ennuyeux que quelqu'un qui est d'accord avec tout ce que je dis. Bon Dieu, exprimez vos idées haut et fort, plutôt que d'approuver les miennes !

Je me souviens de mon père comme d'un homme grand, beau, taciturne, aux cheveux noirs et aux yeux bleus. Benjamin Fuller travaillait de longues heures dans une manufacture qui importait du bois du Canada et en faisait toutes sortes de papiers : papier peint, papier toilette, papier d'emballage, papier journal. Il revenait à la maison seulement pour manger et dormir. Je me suis toujours senti frustré que mon père n'ait jamais eu le temps de faire les trucs qu'un père et son fils font ensemble. Nous ne sommes jamais allés à la pêche.

Mon père désirait suivre les ordonnances du judaïsme, mais ma mère ne voulait pas élever ses enfants ainsi. Elle était farouchement opposée aux excès de l'orthodoxie, quelle que soit la

religion. Elle pensait que ce serait un désavantage pour nous, en Amérique, où nous étions censés nous fondre dans la masse et non nous distinguer. Papa a abdiqué et ne nous emmenait que rarement à la synagogue du coin. Aucun des enfants Fuller n'a reçu d'éducation religieuse à proprement parler.

Benjamin mourut à 51 ans, alors que j'en avais 11. Je ne me souviens pas avoir été très affecté par son décès. Cependant, son absence a dû créer un énorme manque de soutien parental. Tout au long de ma vie, j'ai recherché des figures paternelles. J'ai eu la chance d'en trouver plusieurs et d'apprendre instinctivement de leur expérience et de leur sagesse.

Quand j'étais enfant, j'adorais aller au Poli Theatre, le plus grand cinéma de Worcester. J'avais hâte d'être au samedi matin, avec tous les autres gamins qui faisaient la queue dehors, un *nickel* en main pour payer le ticket du programme de la matinée. Nous nous précipitions à l'intérieur pour avoir une place et regarder des westerns muets palpitants, avec William S. Hart, Ken Maynard, Jack Hoxey, Buck Jones et le grand Tom Mix. Une série avec Pearl White, Eddie Polo ou encore Dick Talmadge était toujours projetée. Chaque épisode se terminait sur l'héroïne en situation de détresse, par exemple par terre, dans la jungle, les mains ligotées dans le dos. Un gigantesque cobra glissait lentement vers la fille terrorisée. L'écran devenait noir alors que le cobra se jetait sur elle. C'étaient les débuts du pur divertissement produit par Hollywood, une manière de raconter des histoires qui nous captivaient tout autant que les générations précédentes avaient dû l'être par les fables d'Ésope, les contes des frères Grimm et de Hans Christian Andersen. Tout ce que je savais à l'époque c'était que, qu'il pleuve ou qu'il vente, je serais au Poli le samedi matin suivant.

Je me souviens avoir aussi vu au Poli les premiers films muets venus de France et d'Allemagne. C'était mon premier contact avec deux pays qui auront un impact considérable sur ma vie. Il y avait *L'Homme qui rit* [*The Man Who Laughs*], réalisé par Paul Leni, adapté du livre de Victor Hugo, avec le grand Conrad Veidt. Je me souviens vaguement avoir vu des versions françaises muettes de *Falstaff*, adapté de *Henri IV* de Shakespeare et *Volpone*, adapté de la pièce du XVII<sup>e</sup> siècle de Ben Jonson. Je m'appelle que j'étais hypnotisé par les grands drames.

Le premier livre que je me souviens avoir lu était un roman à quatre sous pour adolescents que ma mère m'avait donné.

Son titre était *John Halifax, Gentleman* de Dinah Maria Mulock Craik (1826-1887), ou “Miss Mulock”, nom qu’elle utilisait pour signer son livre. Près de quatre-vingts ans plus tard, je me souviens encore de la première phrase de *John Halifax, Gentleman* prononcée par un homme en fauteuil roulant alors qu’il heurte un clochard et menace le pauvre homme de sa canne en hurlant : “Dégage de mon chemin, vagabond, dégage du chemin de Phineas Fletcher !”<sup>1</sup>

Quelle entrée en matière ! Les débuts sont toujours très importants. De nombreuses œuvres de fiction débutent avec des introductions ennuyeuses et intello ou des explications inutiles. J’ai toujours aimé les débuts pleins d’action, et je les aime toujours, dès lors que l’action nous raconte quelque chose d’essentiel sur les sentiments du personnage.

Tout comme mon frère Ving, j’avais un bon coup de crayon lorsque j’étais enfant. Ving a toujours été bien plus doué, mais j’aimais créer mes propres bandes dessinées idiotes. C’est comme ça que je suis tombé amoureux des journaux. Le *Worcester Telegram* et le *Worcester Post*, les journaux locaux, publiaient des dessins dans chacune de leurs éditions. Le *Boston American* les publiait en couleurs dans l’édition du dimanche. J’ai gagné quelques *pennies* pour ma famille en vendant des journaux aux passants, le dimanche matin, à l’angle d’une rue de Worcester. Très souvent, les gens prenaient le journal et me lançaient un *quarter* en me disant de garder la monnaie. Comme j’étais impatient d’être le dimanche matin au coin de la rue dans Worcester ! Je rapportais tout l’argent à la maison et le donnais à ma mère. Elle était si fière de moi.

Alors que je n’étais qu’un jeune garçon, l’indéfectible amour de Rebecca m’a donné une grande confiance en moi. Elle était ma plus fervente supportrice, même si mes ambitions dépassaient mes capacités. Prenez le baseball, par exemple. Je voulais absolument en faire, même si j’étais trop petit pour jouer avec des garçons plus âgés dans le terrain vague, en face de notre maison. Alors, maman attendait la fin du match de baseball et invitait tous les joueurs à la maison pour leur faire goûter sa tarte aux myrtilles. L’odeur des tartes, préparées avec des myrtilles que mes frères et moi avions ramassées dans des sceaux en étain dans les

1. La phrase était plus proche de : “Hors du chemin de Monsieur Fletcher, espèce de petit vaurien paresseux.” (N.d.A.)

bois autour de Worcester, avait chatouillé leurs narines tout l’après-midi. Lorsque les tartes sortaient du four, un délicieux parfum s’échappait de la maison. Je sens encore l’odeur des tartes aux myrtilles refroidissant sur le rebord de la fenêtre.

Grâce aux tartes de maman, je suis devenu très populaire chez les joueurs de baseball. De spectateur, ils m’ont promu porteur d’eau.

“Sammy ! De l’eau !” hurlaient certains garçons. J’apportais le seau rempli à ras bord jusqu’au banc et le joueur buvait des gorgées dans une grosse cuillère en bois. Après les matchs, quelques garçons m’accompagnaient de l’autre côté de la rue, non pas pour s’assurer que je rentre à la maison sain et sauf, mais pour avoir une part de tarte aux myrtilles que ma mère leur servait de bon cœur par la fenêtre de la cuisine.

C’est comme ça que j’ai eu la chance d’apprendre à jouer. Je suis devenu plutôt bon sur le terrain et en dehors. Je suis gaucher, donc ils m’appelaient “Lefty”. Mon héros était Carl Mays, que je considérais meilleur joueur que Babe Ruth. Je suivais tous les matchs dans les journaux locaux. La nuit, mes rêves aussi étaient remplis de baseball. Je frappais la balle si fort qu’elle était projetée dans les cieux et tournait autour de la lune. Je courais aussi vite que possible et j’essayais de la rattraper, mais mes petites jambes ne couraient jamais assez vite sur ce terrain de baseball céleste.

Des dizaines d’années plus tard, j’ai eu besoin d’une copie de mon extrait de naissance, donc j’ai écrit aux autorités de Worcester. J’imagine que j’étais considéré comme une personne à part car un article m’a été consacré en première page du *Worcester Telegram*, le journal que je vendais dans la rue lorsque j’étais enfant. J’étais heureux qu’il soit toujours publié. Le rédacteur en chef du *Telegram* avait joint à l’article un petit mot dans lequel il me disait que la ville avait complètement changé.

En 1963, je me suis rendu à Boston pour la première de *Shock Corridor*. Il aurait été très facile de rendre une visite à ma ville natale au centre du Massachusetts. J’étais vraiment tenté. Mais le petit garçon que j’avais été à Worcester avait vite grandi. J’étais un dur à cuire dans la force de l’âge qui ne supportait pas l’idée de s’embourber dans la nostalgie. Encombré par les souvenirs des années écoulées, je n’ai jamais fait le détour jusqu’à Worcester. L’enfant qui est en nous garde certaines images de son enfance pour toujours. Je voulais me souvenir de

la ville telle qu'elle était lorsque nous avons déménagé en 1923, pour ne jamais y revenir.

Cette année-là, la mort de mon père a tout changé, y compris mon destin. Avec ses sept enfants orphelins de père, Rebecca a décidé de nous installer à New York où les opportunités étaient plus nombreuses d'améliorer notre condition. En ce jour décisif, nous sommes montés dans le train avec nos ballots, nos valises et nos coffres, en route vers Manhattan. J'ai dit au revoir de la main à mes copains de baseball alors que le train s'ébranlait, faisant mes adieux à Worcester et à mon enfance.

AUX YEUX d'un garçon de 11 ans, New York au début des années 1920 ressemblait à une ruche humaine avec des gens partout, se bousculant, allant et venant l'air affairé et vous poussant. On entendait des dizaines de langues étrangères sur les trottoirs pleins de monde, d'étals de fruits et légumes et de vendeurs à la criée. Partout, des taxis, des bus à impériale, des camions et des charrettes tirées par des chevaux qui cahotaient sur les pavés. Sans oublier le métro qui grondait sous terre et au-dessus de nos têtes. Mes premières explorations étaient à la fois excitantes et angoissantes. Je me promenais dans les différents quartiers de la ville comme si j'étais Vasco de Gama découvrant des terres exotiques. Je me suis souvent égaré, jusqu'au jour où un flic m'a expliqué que je ne pouvais pas me perdre car les rues étaient numérotées et les avenues allaient du nord au sud. New York me remplissait d'espoir et me faisait tourner la tête.

Nous nous sommes installés dans un appartement que ma mère a trouvé sur la 172<sup>e</sup> rue, dans le modeste quartier du Upper West Side, non loin de l'Hudson. Chacun d'entre nous a trouvé un travail afin de contribuer aux finances de la famille. Ving travaillait comme assistant du directeur artistique d'un journal. Les filles faisaient des ménages et gardaient des enfants. Tom était caissier dans une épicerie. Mon premier emploi était groom dans un petit hôtel le week-end.

L'établissement n'avait pas très bonne réputation. Sa clientèle était composée de voyageurs de commerce, de marins en permission, de joueurs qui venaient profiter des salles de jeux et de femmes qui louaient une chambre pour quelques heures avec un ami. Je ne racontais pas à ma mère tous les détails des allées et venues dans l'hôtel. Ce travail fut une révélation.

Auparavant, je n'avais jamais eu conscience des classes sociales. Soudain, la réalité m'a heurté de plein fouet. Nous vivions à quelques pâtés de

12 ANS, JE VENDAIS DES JOURNAUX  
À TOUTS LES COINS DE RUE DANS MANHATTAN.



maisons d'élégants immeubles au bord de l'Hudson, où des portiers restaient debout jour et nuit devant l'entrée couverte afin d'aider des gens très bien habillés à entrer et sortir de leur voiture. Je pris conscience pour la toute première fois que leur univers était bien différent de celui des gens qui louaient une chambre d'hôtel pas chère, ou de celui de mes frères et sœurs qui se rendaient à leur travail en courant, tout comme le reste de la classe ouvrière.

S'il pleuvait quand je rentrais de l'école, j'essayais de me faire un peu plus d'argent en attendant à côté de la sortie de métro située près de notre appartement avec un grand parapluie. J'accompagnais les voyageurs du métro jusqu'à leur porte. Le parapluie était beaucoup plus grand que moi. Les gens me donnaient quelques *pennies* ou parfois même un *nickel* une fois arrivés devant chez eux. De retour à la maison, je donnais fièrement tous mes gains à ma mère. Même les plus petites pièces nous aidaient à joindre les deux bouts.

À cette époque, des enfants de tous les âges vendaient des journaux à chaque coin de rue animé. J'avais déjà eu une expérience dans le domaine à Worcester. J'ai demandé à l'un des garçons dans la rue comment devenir un vendeur et obtenir le bouton officiel en bois sur lequel était écrit "vendeur de journaux".

"Park Row", répondit le garçon.

Je n'avais jamais entendu parler de cet endroit, mais ce nom a résonné dans ma tête. L'après-midi suivant, après l'école, j'ai pris le métro direction *downtown*. Quand je suis sorti près de Park Row, j'ai regardé l'imposant Woolworth Building. L'immense immeuble et son clocher de verre inatteignable me surplombaient. L'élégant gratte-ciel dessiné par Cass Gilbert, recouvert de détails gothiques, était le plus bel immeuble que j'avais jamais vu. Je suis entré dans une papeterie pour demander mon chemin.

En y voyant tous les journaux en vente, j'ai demandé au vendeur : "Combien de journaux sont imprimés chaque jour à New York ?

- Onze, répondit l'employé.
- Onze, répétai-je, impressionné.
- Et quelques éditions du soir", ajouta-t-il fièrement.

Je suis arrivé à Park Row, le cœur de l'industrie de la presse à Manhattan, non loin du pont de Brooklyn. Je n'avais jamais vu autant de journaux empilés au même endroit. Il y avait partout des gosses qui venaient chercher leur cargaison de journaux

du soir pour les vendre dans la rue. Je me suis tout de suite senti chez moi. J'ai été engagé et un type m'a donné le fameux bouton en bois des vendeurs. Pour un *penny* pièce, j'achetais des exemplaires de cinq quotidiens avec la monnaie que j'avais en poche. J'ai repris le métro et j'ai trouvé un coin près de la gare de Grand Central. À deux *cents* pièce, les journaux se sont vendus à la vitesse de l'éclair. À compter de ce jour, chaque après-midi, dès que l'école était finie, je me précipitais à Park Row pour récupérer tous les quotidiens que je pouvais prendre sur mon épaule. N'importe quel coin de rue me convenait pour vendre à la criée mes journaux. Quand j'avais écoulé mon

**NEW YORK JOURNAL**  
NINTH EDITION No. 14,221-P. M. MONDAY, NOVEMBER 11, 1918. FEDERAL TWO CENTS NINTH EDITION

# GERMANY QUITS; FOCH ORDERS WAR TO END

By International News Service.

**LONDON, Nov. 11 (10:51 A. M.)**—Marshal Foch, the generalissimo, issued the following order to all commanders to cease hostilities, said a French wireless dispatch to-day:

"To Commanders in Chief: Hostilities will cease on the whole front as from Nov. 11, at 11 o'clock A. M. (French time). The allied troops will not, until further orders, go beyond the line reached on that date and at that hour. (Signed) Marshal Foch."

**Washington, Nov. 11.**—The State Department announced at 2:45 A. M. that the German delegates signed the armistice terms submitted by General Foch at 5 A. M. this morning, Paris time, or midnight, New York time. It was agreed that hostilities should cease at 11 A. M., Paris time, 6 A. M., New York time.

The terms will be made public in detail later. It is known that the conditions imposed are fully as stringent as those to which Austria agreed. It may therefore be said safely that the war is over.

In accepting the terms Germany has virtually agreed to unconditional surrender and has placed her war machinery at the feet of the triumphant Allies.

In some quarters this morning it was stated that the signing of the armistice may prevent the utter destruction of law and order by anarchy in Germany, as it is possible that the Allied leaders and President Wilson may be able to send such word to the German people that they will not allow the rebellion factions now apparently hourly growing in power.

The signing of the armistice brings to close the greatest war in the history of the human race. In this war, which will to-day pass into the 1919th day, approximately 800,000,000 of the world's population have been engaged, and probably 800,000 lives have been brought to an untimely end.

The great war brought suffering and torture to almost every village and hamlet in the world, and has for all time saved civilization from the slavery of barbarism.

The first word that the armistice had actually been signed reached the State Department in the form of a brief dispatch from General E. M. House.

President Woodrow Wilson.

President Wilson was immediately notified of the news. Local newspapers had delayed going to press and within a few minutes newspapers were out on the great empty benches and a wave of the capital spirit swept the city.

It would be difficult to describe the scenes in the city at the signing of the armistice, and it is possible to imagine only by the reports of the reporters.

and announcements of the signing of the armistice will be made public in detail later.

and as the result of giving the news of the armistice to the people in proper form.

and announcements of the signing of the armistice will be made public in detail later.

and as the result of giving the news of the armistice to the people in proper form.

À LA FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, LE *JOURNAL* DE WILLIAM RANDOLPH HEARST, AVEC SES GROS TITRES FLAMBOYANTS, ÉTAIT LA CLEF DE VÔUTE D'UN EMPIRE DE PRESSE NATIONAL.

stock, je courais à la maison pour donner l'argent à ma mère, dîner et m'écrouler sur le lit que je partageais avec mes frères.

Un jour, un gamin de Park Row m'a suggéré d'essayer de vendre mes journaux à l'angle de la 42<sup>e</sup> rue et de Broadway, au cœur de Times Square. Il disait que je vendrais rapidement mes journaux et, bon sang, il avait raison ! Je n'arrivais pas à ramasser l'argent assez vite. Les gens me lançaient l'argent si vite qu'au début j'en étais stupéfait. J'ai été encore plus stupéfait quand, arrivant de nulle part, un homme m'a mis un sacré coup de pied au cul.

“Espèce de fils de pute, hurla un homme avec une jambe de bois. Qu'est-ce que tu fous là, connard. Ici, c'est mon territoire !”

L'unijambiste tenait un véritable kiosque au coin de la rue et vendait les journaux du monde entier. Je lui ai dit que j'étais nouveau dans le business. Il n'est pas resté fâché contre moi bien longtemps. Il s'appelait Hoppy Fowler et il est devenu mon premier mentor à Manhattan<sup>1</sup>. Hoppy m'a expliqué qu'il avait payé une licence très chère à la ville pour pouvoir vendre des journaux et il n'allait pas autoriser le commerce gratuit sur son coin de rue. J'ai beaucoup vu Hoppy pendant les années qui ont suivi. Il me racontait de chouettes histoires sur Times Square et tous ses personnages. C'est Hoppy qui m'a conseillé d'aller vendre les journaux sur les docks, là où les gens prenaient le ferry en voiture pour aller dans le New Jersey. J'ai fait comme il m'a dit et ça a très bien marché. Les embouteillages étaient inévitables chaque soir et les gens attendaient dans leur voiture. J'ai passé des mois sur ces docks à vendre tous les quotidiens que pouvait contenir mon sac en bandoulière.

J'allais et venais entre les voitures à l'arrêt en hurlant : “Journaux ! Journaux ! J'ai tous les journaux !”

Cet automne-là, ma mère m'a inscrit à l'école publique numéro 186. J'étais petit mais téméraire. En vendant des journaux dans les rues de Manhattan, on apprend à se défendre. À l'époque, il y avait des taille-crayons accrochés au rebord des fenêtres de la classe. Un jour, je me suis levé pour aller tailler mon crayon et un grand garçon noir qui s'appelait Aloyicious Pope m'a violemment bousculé. Son comportement m'a rendu

1. Hoppy n'avait aucun lien avec un autre mentor, Gene Fowler. Pour lui rendre hommage, ainsi qu'à cette époque, j'ai appelé Hoppy un personnage de l'un de mes premiers romans, *L'Inexorable Enquête* [*The Dark Page*]. (N.d.A.)

fou de rage et je l'ai poussé à mon tour aussi fort que j'ai pu. J'ignorais qu'il était la brute de la classe. Le petit tyran m'a alors ordonné de le retrouver derrière le terrain de jeux après l'école. Sans même une seconde d'hésitation, j'ai accepté.

Pendant toute la journée, j'ai regretté mon héroïsme de pacotille. Je me rappelle m'être demandé ce que ma famille penserait si je mourais derrière le terrain de jeux. Pourquoi avoir accepté le défi de cette grosse brute ? J'ai réfléchi à comment je pouvais me sauver de cette situation. Tout d'abord, j'avais l'avantage d'être plus petit qu'Aloyicious, donc plus agile. Par ailleurs, je connaissais bien les champions de boxe de l'époque, Joe Louis, Lou Tandler, Jack Dempsey et Kid Chocolate, car je lisais les articles de Ring Lardner dans les pages sportives. Lardner écrivait beaucoup sur les gars qui se faisaient frapper dans le plexus solaire. Je n'avais jamais vraiment frappé quiconque et je ne savais pas trop ce qu'était le plexus solaire, mais peut-être que je pouvais sauver ma peau avec quelques connaissances sportives.

Plus menaçant que jamais, Aloyicious Pope m'attendait après l'école. Je l'ai fixé silencieusement. Puis, j'ai baissé la tête et je me suis précipité sur lui aussi vite que j'ai pu. Je lui ai donné un coup de tête en plein dans le bide. Il en a eu le souffle coupé. Il est resté bloqué suffisamment longtemps pour que je puisse m'échapper. J'ai couru chez moi aussi vite que possible. Quand j'ai raconté mon histoire à ma mère, elle s'est mise très en colère. Elle détestait les bagarres et m'a dit qu'un coup à l'estomac pouvait être très grave. Je devais inviter Aloyicious à manger une tarte aux myrtilles à la maison. Elle en faisait toujours, mais les myrtilles venaient maintenant du marché. Le lendemain, je suis allé voir Aloyicious dans le couloir de l'école. Il avait survécu au coup dans le plexus solaire. Nous nous sommes souri. Ce jour-là, il est venu à la maison pour savourer la délicieuse tarte aux myrtilles de ma mère. Nous sommes devenus bons amis.

Je me souviendrai toujours d'un jour à Park Row. J'attendais mes journaux sur la rampe de chargement du *New York Evening Post Journal*. Il y avait toujours un grondement incroyable provenant du sous-sol de l'immeuble. Le sol tremblait sous vos pieds comme si une horde d'éléphants semant la panique descendait William Street. J'ai demandé à un type qui était sur la rampe ce qui causait ces vibrations. Le type a rigolé. Il n'avait plus qu'un œil vaillant et il était à moitié sourd. J'ignorais que

je parlais au chef des presses, Tom Foley, et je ne me rendais pas compte de son importance au sein du *Journal*.

“Viens avec moi, gamin. Je vais te montrer”, dit-il en me tendant sa grosse main.

J’ai pris sa main et il m’a hissé comme une plume sur la plateforme d’acier. Il m’a emmené voir d’où venait tout ce vacarme. Les presses étaient des machines immenses et bruyantes, constamment en action et qui crachaient des piles de papier imprimé. Une équipe d’hommes en sueur surveillait les rotatives en se faufilant entre les machines. Ils portaient des shorts couverts de taches d’encre et des chapeaux en papier journal. J’étais bouche bée. Mes yeux se baladaient le long de la ligne d’assemblage jusqu’aux journaux finis qui sortaient à l’autre bout de la pièce, mis dans l’ordre et pliés. D’autres ouvriers en faisaient des tas et les ficelaient pour la distribution. J’étais complètement conquis.

“T’as encore rien vu, gamin, dit Foley. Suis-moi.”

Il m’a conduit jusqu’à l’ascenseur et a dit à Bill, un homme avec une moustache humide, de nous emmener au sixième étage. J’ai découvert que la moustache de Bill était mouillée à cause du jus de tabac quand il a craché dans un seau dans un coin. Bill a tiré sur une grosse corde et l’ascenseur s’est ébranlé et s’est péniblement déplacé. Il s’est arrêté un peu plus haut que le sixième étage ; j’ai donc dû sauter pour sortir de cet engin.

Devant moi, s’étendait à perte de vue une armada de linotypes, des grosses machines bruyantes et fumantes. Sur chacune, un opérateur tapait sur un clavier et, à intervalles réguliers, tirait sur une chaîne située au-dessus de sa tête. Les linotypes transformaient les articles et les titres en blocs de plomb qui composaient les plaques gravées pour les presses au sous-sol. Foley m’a expliqué que, lorsque les opérateurs tiraient sur les chaînes, de grosses barres de plomb étaient plongées dans des cuves brûlantes où le métal était fondu puis modelé sous forme de lettres. Dans un bruit de métal et un sifflement magnifiques, les linotypes transformaient les lettres d’imprimerie de plomb en de belles colonnes de métal.

Toute cette production effrénée m’a complètement émerveillé, d’autant que j’étais passé devant l’immeuble du *Journal* dans William Street de nombreuses fois sans imaginer l’activité intense qui y régnait. Bon sang, mais c’était le paradis ici !

Foley connaissait bien l’histoire des lieux et m’a expliqué qu’à cet endroit exact se tenait la vieille Rhineland Sugar House que les Anglais avaient utilisée comme prison pendant la Guerre d’indépendance. Il m’a fièrement raconté que le *Journal* et l’*American*, les quotidiens les plus puissants du pays, étaient imprimés ici. Quatre éditions quotidiennes, chaque édition étant vendue à un million deux cent cinquante mille exemplaires. Soit cinq millions de journaux produits toutes les vingt-quatre heures. Pas étonnant que ces foutus trottoirs tremblent ! Foley m’a expliqué que le propriétaire de ces journaux s’appelait William Randolph Hearst. Le *Journal* était le fleuron de plus de trente journaux, que Hearst possédait, répartis dans différentes villes des États-Unis.

Foley a dû être touché par mon enthousiasme d’enfant. “Maintenant, je vais te montrer le cœur, les tripes d’un journal, dit-il. Sans ça, gamin, tu n’aurais pas de journaux à vendre.”

Nous sommes allés à la rédaction située au septième étage. Des dizaines d’hommes et de femmes travaillaient sur des rangées de bureaux, dans une énorme pièce. Ils tapaient à la machine, parlaient au téléphone, parcouraient de vieux journaux, se hurlaient des questions les uns aux autres. Il y avait des tubes pneumatiques partout et des cylindres de verre qui sifflaient dans tous les sens. Un incessant *rat-tat-tat* provenait des télécriteurs qui crachaient des dépêches. Mon regard a alors été attiré par un groupe d’adolescents assis sur le bord de leurs chaises, attendant d’être appelés.

“Copy !” criait un journaliste.

L’un des garçons a immédiatement bondi, s’est précipité et a attrapé la feuille que tendait le journaliste, puis a foncé la livrer quelque part. Les garçons se pressaient dans tous les coins, entre les bureaux, sortaient de la pièce puis revenaient s’asseoir sur leurs chaises en attendant le prochain appel.

“C’est ici que sont écrits les journaux ?, demandai-je.

– Absolument, répondit Foley. Tu vois le type là-bas ?” Il me montra un type costaud devant un grand bureau. “C’est le rédacteur en chef, l’homme le plus important de la rédaction. Il décide de ce qui sera imprimé dans le journal et de ce qui ne le sera pas.

– Et eux, c’est quoi leur boulot ?, dis-je en montrant les garçons qui couraient en tous sens.

– Ce sont des copyboys, dit-il.

– Je veux travailler dans cette salle, annonçai-je à Foley sans hésitation. Je veux travailler ici, être *copyboy*. Comment je me fais engager ?

– Du calme, petit, dit Foley. Le directeur de la rédaction est Joseph V. Mulcahy et c'est lui qui embauche les gens."

On m'a accompagné jusqu'au bureau vitré de Mulcahy. Mulcahy était un tsar. On avait l'impression qu'il pouvait cracher du feu, son cou épais dépassait d'une chemise déboutonnée et d'une cravate desserrée.

"Je veux être *copyboy*, dis-je à Mulcahy.

– Ah oui ?

– Oui, monsieur, dis-je. Je sais que je peux le faire.

– Comment t'appelles-tu mon garçon ?

– Sammy. Sammy Fuller.

– Quel âge as-tu ?

– Presque 13 ans.

– Comment ça, 'presque' ?

– En gros, dans quatre ou cinq mois.

– Pas de 'en gros' avec moi, mon garçon, dit Mulcahy. Ici, il faut être exact.

– J'aurai 13 ans dans six mois, avouai-je.

– Dans ce pays, il y a des lois concernant le travail des enfants. Tu dois avoir au moins 14 ans. C'est la loi."

La déception s'est lue sur mon visage.

"Bon, écoute Sammy, continua Mulcahy en écrivant un nom et une adresse sur un morceau de papier, va voir cet homme dans son bureau à côté de la mairie. Il délivre des permis de travail. Je vais l'appeler pour le prévenir que tu vas passer. Mais bon Dieu, dis-lui que tu as 14 ans. Une fois que tu auras le permis, on verra si une place se libère dans le journal."

Grâce à l'aide de Mulcahy et à mon mensonge sur mon âge, j'ai obtenu le permis de travail. Après des semaines sans nouvelles, j'avais presque perdu tout espoir quand, un jour, Foley m'a repéré dans Park Row alors que je récupérais ma cargaison de journaux à vendre. Il m'a dit que Mulcahy voulait me parler dans son bureau. J'avais obtenu le boulot de *copyboy* au *Journal*. Ce soir-là, j'ai fièrement annoncé la grande nouvelle à ma mère. "Maman, je vais travailler pour Monsieur William Randolph Hearst !"

JE VENAIS tout juste de fêter mes 13 ans et j'avais réussi à pénétrer le cœur du monde du journalisme. Je sortais de l'école à 14 h 30 et devais être au *Journal* à 15 h, puis y travailler jusqu'à ce que le journal soit bouclé. Parfois, je ne finissais pas avant minuit. Il m'est souvent arrivé de dormir sous le bureau d'un journaliste et de me présenter à l'école le lendemain matin avec les mêmes vêtements que la veille. Ma mère était très fâchée lorsque ça arrivait.

"Mais enfin tu t'es vu, Sammy ?", disait-elle en regardant mon pantalon taché et ma chemise sale quand je rentrais enfin à la maison. "C'est vraiment ce que tu veux faire ?

– C'est *tout* ce que je veux faire, maman !"

Jusqu'à ce jour, je me fous de l'endroit où je dors ou de ce que je porte tant que je travaille sur un projet que j'aime. Comme j'aimais travailler au *Journal* ! C'était une aventure incroyable pour un gosse comme moi, avide de découvrir le monde. Quand j'étais assis dans une classe à l'école, avec un livre sur mon bureau, à écouter un professeur en train de parler sur un ton monotone d'une formule mathématique, je regardais dehors par la fenêtre et mon esprit était toujours à la rédaction du *Journal*. J'avais hâte de quitter la classe et de retrouver mon travail de *copyboy*.

À Park Row, entouré d'adultes toujours à la poursuite de l'information, j'ai grandi très vite et surtout beaucoup appris sur le côté sombre de l'humanité. Les informations principales permettaient de remplir et d'organiser chaque édition quotidienne, mais ce qui faisait vraiment vendre c'étaient la violence, le sexe et les scandales. Il y avait des exceptions. Les grands procès, les conflits sociaux, les pirates, les trésors enfouis, les exploits les plus fous et les agitations politiques pouvaient faire la une. La mort d'une personne célèbre, puissante ou aimée faisait aussi vendre beaucoup.

Charles Dana, l'illustre rédacteur en chef du *New York Sun*, avait fixé les bases pour les journalistes américains : "Quand un chien mord un homme, ce n'est pas une nouvelle. Ça arrive tout le temps. Mais si un homme mord un chien, ça c'est une nouvelle." Les journalistes étaient une race à part : à la fois

limiers, charmeurs et génies des mots, ils travaillaient fiévreusement pour être les premiers sur une histoire et doubler ainsi non seulement les autres journaux, mais aussi leurs collègues journalistes. Je les admirais.

Les rédacteurs en chef étaient des créatures différentes, à la fois omnipotentes, ratatinées et infaillibles. Ils s'occupaient de l'image et du ton du journal. D'un trait de leur crayon rouge, ils décidaient quelles histoires seraient en première page et y casaient des grandes photos et des titres tapageurs. Avec le même trait rouge, certains papiers étaient relégués en page deux, ou même plus loin dans le journal. Le fantôme d'Horace Greeley, le fondateur du *New York Tribune*, devait veiller sur les rédacteurs en chef. Chaque jour, ils devaient prendre des décisions difficiles dans un temps très limité. Lorsque l'heure fatidique approchait, la tension dans l'air était palpable.

“Quand est-ce que ce connard a été tué *exactement* ?, hurlait au téléphone un rédacteur en chef à un journaliste. Il y a deux jours ? Il nous faut un témoin. Trouves-en un ! Oui, MAINTENANT ! N'importe quel témoin ! Oui, tout de suite. Putain, on met sous presse dans une heure !”

Au plus bas de l'échelle hiérarchique du journal, les *copyboys* allaient et venaient. Je me suis accroché. Mon âge, mon enthousiasme et la rapidité de mes jambes impressionnaient. J'ai vite été connu des journalistes et des rédacteurs en chef, qui appréciaient ma célérité et ma ténacité.

“Sammy, apporte cet article au service des sports !”

“Sammy, apporte vite ça aux linotypes !”

“Sammy, apporte-moi les épreuves de la salle des presses !”

J'étais aussi le gamin chargé de remonter les packs de bière de contrebande de la cave. On la servait lorsque des athlètes venaient rendre visite aux journalistes sportifs. Les plus grands joueurs de baseball du monde, des gars comme Tris Speaker, Roger Hornsby et Babe Ruth étaient dans nos bureaux à discuter, blaguer et à boire un coup avec Ring Lardner, Damon Runyon, William Farnsworth et Grantland Rice. C'était un rêve de participer à tout cela, même juste un peu.

Pendant les vacances d'été, je suis passé en équipe de jour. Après des mois et des mois de course pour livrer les articles, remonter la bière ou n'importe quoi qui nécessitait de bonnes jambes, j'étais assigné aux archives situées au sous-sol, où étaient classés et rangés les articles et les photos. Cet endroit

recéléait un véritable trésor. Pour le journal du jour, les journalistes avaient besoin de faits basés sur des articles déjà publiés. Je recherchais l'information dans des dossiers poussiéreux. À cette époque, la mémoire était dans le cerveau d'une personne et non dans une puce électronique.

“Sammy. Quand Chapman a-t-il braqué cette banque à Jersey City ?, me demandait un journaliste <sup>1</sup>.

– Le 22 juillet.

– À quelle heure ?

– 11 h 45. Alors que le directeur partait déjeuner avec sa femme.

– Vérifie et trouve-moi une illustration.

– Oui, monsieur.”

L'ambition qui me dévorait était de devenir journaliste, *crime reporter* <sup>2</sup>, et de signer mes propres articles. On était *copyboy* ou l'on travaillait aux archives jusqu'à ce que son nom fût évoqué pour une promotion. On vous laissait éventuellement faire des enquêtes si vous étiez assez vieux. À peine âgé de 14 ans et le plus jeune *copyboy* du journal, j'avais l'impression que j'allais devoir attendre une éternité avant de pouvoir monter en grade. Le gouffre entre le *copyboy* et le journaliste me semblait encore plus grand que le Grand Canyon. Mais il était hors de question d'attendre ! J'allais devenir journaliste, coûte que coûte. Un jour, je serai peut-être un rédacteur en chef très influent, moi aussi je cracherai du feu. Et bon sang, pourquoi pas rédacteur en chef de mon propre journal ?

Dans l'immédiat, mon but était de rencontrer le légendaire rédacteur en chef du *Journal*, Arthur Brisbane. Brisbane était comme le pape. Son Éminence n'avait jamais mis le pied dans la salle de rédaction, bien que son ombre planât au-dessus de chaque bureau. J'avais entendu des tas d'histoires sur Brisbane. Comment il avait augmenté le tirage, comment il avait employé les caractères les plus grands de toute la profession pour les bandeaux de titres, comment son éditorial intitulé “Aujourd'hui” [“Today”] était commenté dans tout le pays, comment il était l'homme de presse le mieux payé du monde. Le nom de Brisbane

1. Carl Chapman était un tueur bien connu. Condamné, il attendait son exécution dans le couloir de la mort. (N.d.A.)

2. Le terme n'existant pas en français, nous utiliserons l'expression “journaliste spécialisé dans les crimes”. (N.d.T.)

était prononcé avec le plus grand respect dans tout Park Row, mais je n'avais jamais vu l'homme. J'avais l'impression que personne n'avait jamais vu Brisbane, hormis les rédacteurs en chef les plus importants.

Henry Hudson, l'un des plus anciens télégraphistes du *Journal*, m'a surpris un jour en train de traîner autour de l'entrée des toilettes pour hommes. J'espérais apercevoir Brisbane quand il viendrait pisser. Le vieux Hudson a souri et m'a expliqué que le rédacteur en chef avait ses propres toilettes. Je pensais vraiment que le patron utiliserait de vieux rouleaux de papier journal pour s'essuyer comme nous, simples mortels ? Brisbane pénétrait même dans l'immeuble du *Journal* par son entrée privée.

Un jour, j'étais dans le bureau de Mulcahy et je l'ai entendu dire à l'un des *copyboys* les plus âgés de se rendre au bureau de Brisbane pour un boulot temporaire. J'ai suivi le garçon de 18 ans et je l'ai vu entrer dans les toilettes pour se laver les mains et se recoiffer. J'ai tout de suite saisi ma chance. J'ai couru dans le couloir du septième étage jalonné de pancartes d'interdiction : "Stop !", "Accès privé !", "Ne pas déranger !", "Ne pas entrer !" Je me suis précipité sur la porte où était écrit "Rédacteur en chef" et je me suis retrouvé dans une salle d'attente immense, silencieuse comme une tombe. Deux secrétaires travaillaient sur des bureaux à cylindre. Il y avait des tas de journaux et de magazines partout. Une imposante bibliothèque recouvrait le mur du sol au plafond. C'était comme si la pièce et les secrétaires n'avaient pas changé depuis que Hearst avait lancé le journal vingt ans plus tôt. Une des femmes m'a regardé sans rien dire.

"Mulcahy m'envoie", dis-je, en mentant comme un arracheur de dents.

Elle décrocha le téléphone, prononça quelques mots dans le combiné, puis m'indiqua la porte en acajou sculpté. Je me suis avancé jusqu'à la porte sacrée, je l'ai ouverte et je suis entré comme si je pénétrais dans un temple. Il était là, assis derrière un grand bureau, le grand Arthur Brisbane en personne, le disciple de Joseph Pulitzer, le cerveau derrière Hearst ! Il était grand et fort, impeccablement vêtu, avec un front immense. Bien qu'alors âgé de 62 ans, il se déplaçait comme un athlète de 20 ans. Brisbane était encore plus impressionnant que je l'imaginai. Muet, je l'ai dévisagé comme s'il était une créature venue d'une autre planète.

"Tu es de la rédaction ?, dit Brisbane.

– Oui, monsieur."

Il m'a lancé une mallette. "À l'angle de Duane Street, il y a une Lincoln garée à gauche du commissariat de police. Le chauffeur s'appelle George. Il porte un pull rouge. Apporte-lui la mallette et attends-moi dans la voiture.

– Oui, monsieur." J'ai attendu d'autres instructions quelques instants.

"Quel est ton nom ?, demanda Brisbane.

– Samuel Fuller, dis-je. Mais tout le monde m'appelle Sammy.

– Très bien, Samuel. Vas-y."

J'ai foncé. J'ai couru dans le couloir, je suis passé devant l'ascenseur et j'ai dévalé l'escalier en pierre. Il n'y avait personne mais beaucoup d'autres avaient dévalé ces marches avant moi. Nous travaillions tous pour une cause commune : publier jour après jour des informations dans le journal d'une grande ville. L'endroit sentait l'Histoire. J'adorais ce parfum.

Impossible de rater la grande Lincoln dans Duane Street. Brisbane est descendu quelques minutes plus tard et est monté à l'arrière à côté de moi. La voiture a démarré et a roulé dans les rues animées en direction de son prochain rendez-vous. Il a corrigé un article, l'a signé "A B" et m'a dit de vite le rapporter à la rédaction. J'ai fourré les pages dans mon manteau, je suis sorti de la Lincoln à une intersection dans *midtown*, j'ai sauté dans le métro puis couru jusqu'à William Street, et enfin jusqu'au septième étage à la vitesse de la lumière.

Dès que Mulcahy a découvert le coup que j'avais fait, il a menacé de me virer. J'avais triché et je méritais d'être renvoyé. Je n'avais pas menti à Brisbane mais je ne lui avais pas dit non plus la vérité. Bien sûr, je faisais partie de la rédaction, mais je n'étais pas le prochain sur la liste des *copyboys*. Quand Brisbane a appris ce qui s'était passé, il a dit à Mulcahy qu'il voulait me revoir.

J'ai dévalé le couloir jusqu'au bureau de Brisbane. Les vieilles secrétaires m'ont fait entrer. Brisbane s'est levé quand je suis entré. Il était fâché contre moi, mais il admirait mon culot. Puis, il prononça ces mots magiques : "À partir de maintenant, Samuel, tu seras mon *copyboy* personnel." Puis il ajouta sa touche personnelle : "Ne prends pas la grosse tête."



ARTHUR BRISBANE, DEMI-DIEU DE PARK ROW ET AUTEUR DE L'ÉDITORIAL DES JOURNAUX DE HEARST, CHANGERA MA VISION DU MONDE.

Bon sang ! J'étais le roi du monde ! Pendant les mois qui ont suivi, j'ai beaucoup fréquenté la Lincoln de Brisbane. Devant un grand hôtel, un immeuble de bureaux ou un restaurant, je retrouvais George et m'installais à l'arrière. Brisbane arrivait, sortant d'une réunion ou d'un déjeuner. Le dictaphone à cylindre de cire de Brisbane se trouvait sur la grande banquette arrière recouverte de cuir. Il appuyait sur un bouton de la machine et le cylindre commençait à tourner. Brisbane approchait sa bouche du micro et dictait son édito. Quand il avait terminé, il me donnait le cylindre et me disait de courir l'apporter au *Journal*. Il me tendait un dollar en argent alors que je sortais de la voiture.

“Prends un taxi, Samuel, pas le métro. Tu peux garder la monnaie.

– Oui, monsieur.

– Ne prends pas la grosse tête.”

J'étais dans la cour des grands et chaque seconde comptait. J'étais complètement séduit par Brisbane. Je ne savais pas combien de temps j'allais être son *copyboy* personnel, mais j'allais être le meilleur qu'il n'ait jamais eu. Dès que la Lincoln s'éloignait, je hélais un taxi. Fier et en mission, je grimpais à l'intérieur et je ne prononçais qu'un seul mot : “Journal !”

À l'époque, il n'était pas nécessaire d'en dire plus à un chauffeur de taxi new-yorkais. Tout le monde savait que le *Journal* se trouvait à Park Row. J'apportais le cylindre de cire à la secrétaire de Brisbane qui le glissait dans un autre dictaphone pour retranscrire les mots du rédacteur en chef sur sa machine à écrire. J'apportais le texte aux linotypes à toute allure. Je courais apporter les épreuves à la rédaction où l'on faisait les corrections. Puis à nouveau à la salle des presses pour y tirer une nouvelle épreuve et apporter les corrections finales. C'était “Aujourd'hui”, le fameux édito de Brisbane, une colonne qui était publiée dans tous les journaux que Hearst possédait dans le pays.

Aussi sérieux qu'il était, Brisbane pouvait se révéler tout autant joueur. Un jour, dans la rue, devant le *Journal*, il a parié quelques *cents* qu'il me battrait à la course jusqu'au pont de Brooklyn. Il porterait même sa mallette en guise de handicap. Nous avons fait la course dans Park Row, le grand rédacteur en chef et le petit *copyboy*. Bon sang, ça a dû être un sacré spectacle ! J'ai couru comme un dératé, mais Brisbane m'a battu. Je lui ai donné un *quarter* mais il me l'a rendu. Puis il m'a emmené chez

Max Busy Bee pour manger un hamburger et boire un milk-shake. Chez Max Busy Bee, les hamburgers nageaient dans la sauce et coûtaient quatre *cents*. Les milk-shakes étaient à sept *cents*. Avec un œuf, dix *cents*.

Un jour, Brisbane a écrit une adresse sur Riverside Drive sur un papier et me l'a tendu.

“C'est là que je serai ce soir, dit-il. Samuel, apporte-moi les épreuves dès qu'elles seront prêtes.

– Oui, monsieur.”

Les épreuves de “Aujourd'hui” et un dessin de Windsor McCay sous le bras, je suis parti pour Riverside Drive. L'endroit était en fait le pied-à-terre de Hearst à Manhattan, un magnifique appartement avec vue sur l'Hudson. Brisbane et Hearst s'y rencontraient régulièrement pour des réunions stratégiques. Le majordome qui ouvrait la porte prenait les épreuves et me donnait le cylindre.

Lors de l'une de mes visites à l'appartement de Hearst sur Riverside Drive, le majordome avait reçu l'ordre de me faire attendre à l'intérieur. On m'a dit de rester dans le salon meublé de divans magnifiques et d'étagères impressionnantes, remplies de livres. Je suis resté près de la grande fenêtre à admirer la splendide vue des falaises de Jersey de l'autre côté de l'Hudson. Brisbane est sorti d'un bureau accompagné de cadres. L'un d'eux était grand, un homme imposant, avec des sourcils obliques et des yeux très tristes. Quand il parlait, il faisait des bruits d'oiseau. Sa voix ressemblait à un sifflement aigu. Il n'y avait rien de pompeux en lui, sauf son costume sombre hors de prix. Ce fut ma première rencontre avec William Randolph Hearst. Impossible de deviner qu'il était le magnat de la presse, le plus puissant du monde. Non seulement Hearst était très réservé, mais, alors que les hommes continuaient leur conversation, il se tournait tout le temps vers Brisbane, en demandant : “Qu'en pensez-vous, Arthur ?”

Quel que soit le sujet, le conseil que Brisbane donnait à Hearst était au final adopté. Le Hearst que j'ai vu était bien loin du personnage coléreux et tyrannique de Charles Foster Kane qu'Orson Welles avait créé pour *Citizen Kane* à partir de la vie de Hearst. J'adorais la façon dont Welles avait mis l'accent sur un conflit majeur dans l'industrie de la presse à cette époque. Un conflit dans lequel Arthur Brisbane avait joué un rôle central.

CI-CONTRE : JOSEPH PULITZER, NÉ À MAKÓ EN HONGRIE, ACQUIT LE NEW YORK WORLD EN 1883 ET EN FIT UN JOURNAL IMPORTANT, CONNU POUR SES POSITIONS TRAVAILLISTES ET SES CROISADES CONTRE LA CORRUPTION.

Hearst avait repris le *San Francisco Examiner* en 1887, après son père, puis avait acquis le *New York Morning Journal* en 1895. En 1896, il avait lancé le *Evening Journal* et augmenté son tirage grâce à la publication de reportages sensationnels, de bandes dessinées en couleurs et d'articles révélant des affaires de scandales, autrement dit de la presse "à sensation". Cela a provoqué une guerre des tirages avec le *New York World* de Joseph Pulitzer. La compétition féroce entre le journalisme à l'ancienne et les nouvelles écoles est une intrigue secondaire importante dans *Citizen Kane*.

En réalité, Brisbane faisait pencher la balance en faveur de Hearst. Brisbane avait été le rédacteur en chef du *World*, un quotidien intellectuellement supérieur au *Journal*. Hearst dépensait d'énormes sommes d'argent pour rendre le *Journal* plus attractif, plus excitant, plus tape-à-l'œil que n'importe quel autre journal dans le monde. Il avait besoin d'un élément : le plus grand rédacteur en chef qui soit. En 1897, il convainquit Brisbane de quitter Pulitzer pour venir travailler au *Journal*.

Brisbane a donné à Hearst une crédibilité journalistique et préparé le terrain pour que la crème de la crème des journalistes rejoigne le *Journal*. Dans la grande scène de fête de *Citizen Kane*, où l'on célèbre l'augmentation du tirage, Kane annonce qu'il a engagé les meilleurs journalistes de la place, achetés à grands frais à son principal rival. C'était à peu près ce qu'avait fait Hearst une fois que Brisbane l'eut rejoint. J'ai néanmoins du mal à imaginer Hearst chantant et dansant avec des danseuses de cabaret comme Kane dans le film !

Brisbane n'était plus très heureux au *World*. Il était souvent en désaccord avec Pulitzer qui, à la fin de sa carrière, était devenu aveugle et vivait sur son yacht, le *Liberty*, amarré quelque part sur la Côte d'Azur. Cependant, Pulitzer était toujours le patron. Il était idolâtré à Park Row et son intégrité, légendaire. On lisait le *World* en toute confiance. Chaque fait relaté dans le journal avait été vérifié. Pulitzer a eu toute sa vie une aversion pour la recherche du sensationnel.

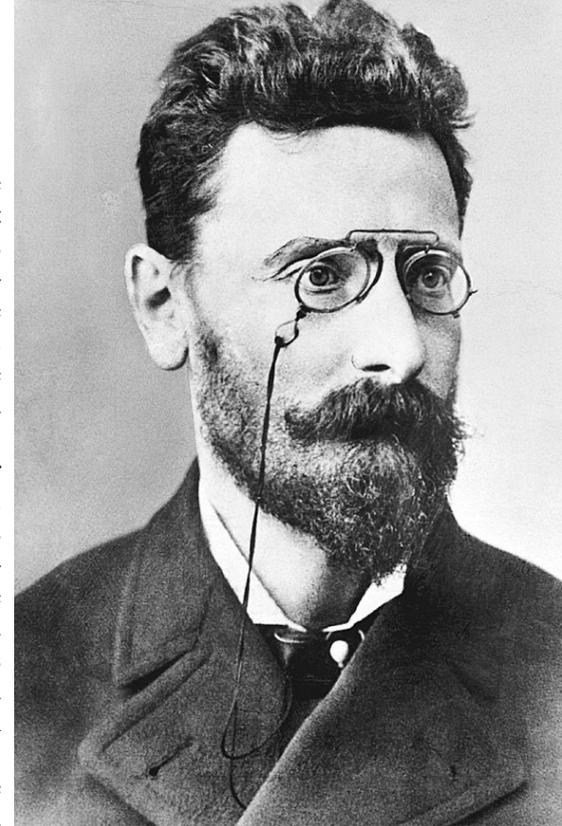
Comme de nombreux autres immigrants dans ce pays, Joseph Pulitzer était arrivé d'Europe en 1864, sur un bateau qui accostait à Ellis Island. Sans papiers et par peur d'être renvoyé par les services de l'immigration, il avait sauté du bateau dans le port de New York. Il avait nagé pendant des kilomètres avant d'être repêché par un bateau de patrouille militaire. Ne parlant pas un mot d'anglais, il avait commencé en nettoyant les stalles

des ânes du 1<sup>er</sup> régiment de cavalerie de New York pendant la guerre de Sécession. Après ces humbles débuts, il était progressivement devenu le patron de presse le plus respecté du pays. C'est une sacrée histoire, que quelqu'un devrait adapter au cinéma !

Après sept ans de travail pour Pulitzer, Brisbane en avait assez. Hearst a profité des désaccords entre les deux géants du journalisme. Au *Journal*, Brisbane jouirait non seulement de la liberté d'exprimer ses opinions en première page, mais aussi du plus gros salaire de rédacteur en chef du pays.

En 1952, j'ai eu l'occasion de faire un film sur les origines de la presse américaine et la passion de la presse libre. *Violences à Park Row* est le seul film que j'ai produit avec mon propre argent. Mais il fallait que je le fasse, ne serait-ce que pour rendre hommage à mes souvenirs d'enfance et à cette rue que j'adorais. Jusqu'à ce jour, j'ai une profonde gratitude pour ces journalistes passionnés qui ont créé et fait exister Park Row. Ils ont joué un rôle clé dans mon éducation et ont laissé l'empreinte de leurs valeurs dans mon esprit. *Citizen Kane* parlait de la construction d'un empire, pas du journalisme. Je voulais faire un petit film en noir en blanc sur les vies bigarrées des premiers journalistes et rédacteurs en chef qui sont à l'origine des journaux de New York.

La seule chose qui m'a irrité dans *Citizen Kane*, c'est le portrait très dur que fait Welles de Marion Davies, Susan Alexander dans le film. J'avais vu Marion Davies à plusieurs reprises dans l'appartement de Hearst. Contrairement à la Susan idiote de Kane, Marion était intelligente, charmante et drôle. Elle était toujours très gentille avec moi. Hearst l'a toujours traitée avec déférence et, de mon point de vue de jeune adolescent, elle était très amoureuse de lui. Je me souviens être allé voir ses films au Cosmopolitan, un cinéma sur la 57<sup>e</sup> rue, près de Columbus



Circle, que Hearst avait acheté à la MGM pour y programmer les films dans lesquels jouait Marion Davis.

Contrairement à Hearst, qui avait été un candidat malheureux aux postes de gouverneur et de maire de New York, Brisbane n'avait aucune ambition politique. Il ne voulait pas non plus devenir un magnat. Être rédacteur en chef était toute sa vie. Il venait d'une famille illustre. Son père, Albert, avait été l'un des premiers socialistes américains et avait fondé la Société des Fabiens avec George Bernard Shaw<sup>1</sup>. Les conseils de Brisbane étaient respectés par de nombreux dirigeants dans tous les domaines et ses opinions ont marqué les années 1920. Lorsque j'étais assis à l'avant de la grande Lincoln, je me retournais et je le regardais discuter de sujets compliqués avec des gens comme Bernard Baruch, Charles Schwab et J. P. Morgan. Mon plus grand plaisir, c'était quand j'étais seul en voiture avec Brisbane. Je le bombardais alors de mes questions d'adolescent. Il était très patient face à ma curiosité insatiable et avait toujours une réponse. Il m'encourageait à être plus curieux encore.

“Qui a inventé le dictaphone ?, demandai-je.

– Charles Sumner Tainter, dit Brisbane.

– Quand ?

– 1886.

– Qui a créé le *New York Herald* ?

– James Gordon Bennett.

– Quand ?

– 1835. Dans sa cave. Avec un capital de 500 dollars. C'était le premier journal à utiliser des correspondants étrangers, à illustrer les articles et à publier les informations financières de Wall Street.”

Les connaissances encyclopédiques de Brisbane m'épataient toujours. Il ne m'a jamais regardé de haut, même si je lui posais une question complètement idiote. Ses réponses se transformaient

1. Au Royaume-Uni, la Société des Fabiens était une organisation socialiste affiliée au parti travailliste. Elle a été fondée à Londres en 1884 par un groupe d'intellectuels de classe moyenne, qui rejetaient la théorie marxiste de la lutte des classes et souhaitaient promouvoir l'égalité par la propriété collective et le contrôle démocratique des ressources de la nation. Ils croyaient à un changement pacifique et progressif et le nom de leur groupe venait du général romain Fabius Cunctator qui avait vaincu son puissant ennemi en usant de tactiques mais sans l'attaquer et en évitant des batailles meurtrières. Avec le temps, des Sociétés des Fabiens affiliées à cette société mère se sont fondées dans tout le Royaume-Uni. (N.d.A.)



toujours en histoires fascinantes. Il m'a tellement appris sur des domaines très différents. Du sport et comment il avait couvert la rencontre Boston Strong Boy vs Charley Mitchell en Angleterre, à la philosophie et à Charles Fourier, l'utopiste français, qui avait fait sensation avec sa Théorie des quatre mouvements pour atteindre l'harmonie universelle, qui avait tant plu aux socialistes, en passant par des histoires sur son père et Brook Farm<sup>1</sup>.

1. Dans son ouvrage *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales* (1808), Fourier expose son système social et ses projets d'organisation coopérative de la société. Le système, connu sous le nom de Fourierisme, est fondé sur un principe d'harmonie universelle divisé en quatre catégories : l'univers matériel, la vie organique, la vie animale et la société humaine. Cette harmonie ne peut s'épanouir que lorsque sont abolies les restrictions imposées par le comportement social conventionnel à l'entière satisfaction des désirs. Ainsi, les gens peuvent jouir de vies libres et satisfaisantes.

Brooke Farm était une communauté coopérative créée en 1841 à West Roxbury (à présent une partie de Boston) par les leaders d'un mouvement philosophique connu sous le nom de transcendantalisme. Parmi les représentants de la littérature américaine et les chefs religieux qui se sont

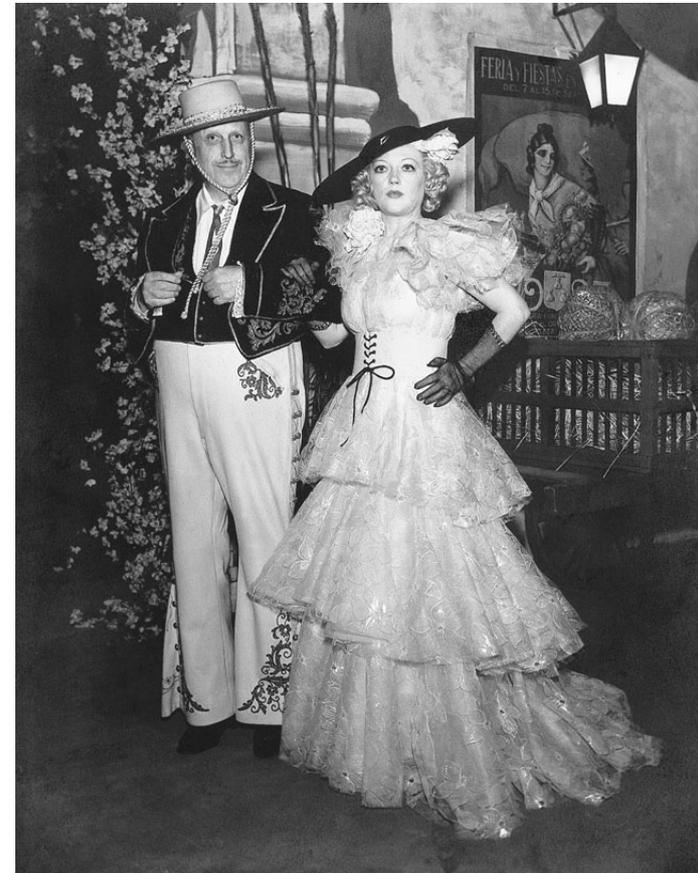
Durant l'une de nos sorties dans la grosse voiture de Brisbane, nous avons commencé à parler de la guerre de Sécession, un de mes sujets favoris à l'école. Assis à côté de moi se tenait un homme né le 12 décembre 1864, le jour du raid du général Stoneman, de Bean's Station au Tennessee à Saltville en Virginie. Brisbane savait tout sur George Stoneman et m'a appris plus sur la guerre de Sécession pendant ce trajet que tout ce que j'avais appris à l'école pendant des mois <sup>1</sup>. Il citait les noms de généraux et de politiciens comme s'il s'agissait de vieux amis et décrivait les batailles comme si elles s'étaient déroulées hier. Brisbane avait le don de vous donner l'impression de vous-mêmes participer à ses histoires incroyables. Il m'a beaucoup appris sur l'art de conter. Surtout, il m'a donné l'envie de travailler dur pour apprendre tout ce que je pouvais.

Une autre fois, dans son bureau, Brisbane m'a demandé ma date d'anniversaire. Lorsque je la lui ai dite, il a commencé à se remémorer le mois d'août 1912, alors qu'il couvrait la guerre de Pancho Villa contre le gouvernement Díaz, au Mexique. Quand je n'avais que 4 ans, Brisbane était à Colombus, au Nouveau-Mexique, en train de faire un reportage sur le raid de Villa, durant lequel seize Américains avaient été tués. Il décrivait Villa, Díaz, Madero et Huerta d'après son expérience personnelle et m'a raconté une histoire palpitante qui m'a tenu en haleine sur ma chaise, les yeux complètement écarquillés <sup>2</sup>.

associés à Brook Farm, on trouve Amos Bronson Alcott, William Ellery Channing, Charles Anderson Dana, Ralph Waldo Emerson, Margaret Fuller, Nathaniel Hawthorne, Theodore Parker et Orestes Augustus Brownson. En 1843, la communauté a été dirigée par Albert Brisbane (1809-1890), le père d'Arthur. Pendant deux ans, la communauté fut connue sous le nom de Brook Farm Phalanx et était l'un des quartiers généraux du mouvement fouriériste aux États-Unis. De 1845 à 1849, la communauté de Brook Farm publia un hebdomadaire, *The Harbinger*. En 1846, le bâtiment principal, le phalanstère, brûla et la communauté fut abandonnée en 1847. Brook Farm est le décor principal d'un roman de Hawthorne, *Valjoie* (1852). (N.d.A.)

1. George Stoneman (1822-1894) était Brigadier General sous le général McClellan (1861). Il servit pendant la campagne de la Péninsule (1861-1862). Major General des volontaires (1862). Participe à la bataille de Fredericksburg. Sous les ordres du général Hooker, il mena le raid contre Richmond (13 avril-12 mai 1863). Chef du régiment de cavalerie à Washington, D. C. (1863). Participe à la campagne d'Atlanta sous les ordres de Sherman (1864). Mena des raids dans le sud-ouest de la Virginie, à l'est du Tennessee et en Caroline (1864-1865). Retraité en 1871. Fut gouverneur de la Californie (1883-1887). (N.d.A.)

2. Villa était un voleur de bétail devenu révolutionnaire quand le président Díaz mit sa tête à prix. Francisco Madero était le chef de la révolte contre Díaz, bien qu'il ait été rapidement renversé par le général Victoriano Huerta. (N.d.A.)



MARION DAVIES ET WILLIAM RANDOLPH HEARST LORS D'UN DES BALS COSTUMÉS QU'ILS ADORAIENT ORGANISER. JE LES AI VUS DANS LEUR APPARTEMENT LUXUEUX DE RIVERSIDE DRIVE.

Un samedi soir, je devais récupérer l'accord de Brisbane sur des épreuves pour l'édition du dimanche. Il était chez Hearst à Riverside Drive, où l'on donnait un bal costumé. Tout le monde était costumé. Le majordome était déguisé en Benjamin Franklin. Il m'a conduit jusqu'à la cuisine. J'ai jeté un coup d'œil à ce qu'il se passait. Un orchestre jouait une valse et les plus grandes vedettes de l'époque étaient déguisées en cow-boys et en arlequins dans le salon bruyant et enfumé de Hearst.

Je n'avais jamais vu une cuisine comme celle de Hearst, une cuisine moderne recouverte de faïence blanche avec pour seul meuble une table en acier. Le chef et ses commis faisaient une pause. Brisbane est apparu déguisé en chef avec une toque

blanche et un tablier. Il était sacrément drôle à voir, mais je n'ai pas osé rire. Il a regardé les épreuves, a signé "A B", puis a demandé au vrai chef de me préparer un poulet à emporter chez moi. On a appuyé sur un bouton et tous les ustensiles de cuisine, même le foutu four, sont sortis du mur. Une brochette garnie de poulets rôtis a été sortie du four. Brisbane a lui-même emballé l'une des volailles dans du papier paraffiné. On a mis de la sauce dans un pot en verre et dans un sac à part.

"Tiens, Samuel, dit Brisbane en me tendant les deux sacs. Comme ça tu ne te saliras pas. Et ne parle de ça à personne au bureau.

– Oui, monsieur. Et merci !"

J'ai couru déposer les épreuves au *Journal* et j'ai apporté le poulet et la sauce à ma famille. Le lendemain, je n'ai pas résisté à l'envie de raconter à un certain journaliste, Nick Kenny, que Brisbane en personne m'avait donné un poulet rôti dans la fabuleuse cuisine de Hearst. Ma vantardise était stupide, l'imperitence d'un adolescent à l'égard des ordres de Brisbane.

"T'es vraiment bien vu par le patron, Sammy, dit Kenny. Si tu glisses à Brisbane que je suis un super bon journaliste, je te donne un dollar."

J'ai pris le dollar. Ça faisait plus d'argent pour ma famille. Deux jours plus tard, le bon moment pour dire du bien de Kenny à Brisbane s'est présenté.

"Il t'a donné combien pour dire ça ?, dit Brisbane.

– Un dollar, dis-je.

– Dis-lui que ce n'est pas assez", dit Brisbane avec un petit sourire.

Nick Kenny était furieux contre moi lorsque je lui ai raconté ce qui s'était passé. Le jeune journaliste m'a pourchassé dans toute la rédaction en m'insultant et en menaçant de me casser la gueule.

L'un de nos journalistes sportifs les plus respectés, Bill Farnsworth, me posait souvent des questions sur Brisbane. Arrivait-il au patron de faire des réflexions sur les pages sportives, les dessins, les éditoriaux ? Je haussais les épaules.

"Si tu entends quoi que ce soit sur notre service, dis-le moi", disait Farnsworth en me glissant des tickets pour un combat important au Madison Square Garden.

J'étais alors élève à la grande et moderne George Washington High School sur la 192<sup>e</sup> rue, la première école racialement mixte de la ville. Mais mon cœur n'y était pas. Intérieurement, je brûlais d'envie de devenir un journaliste spécialisé dans les

crimes. Je n'allais à l'école que pour faire plaisir à ma mère. Un jour, j'ai supplié mon illustre patron de m'envoyer sur le terrain et de me laisser couvrir des crimes pour le *Journal*.

"Tu es bien trop jeune, mon garçon, dit Brisbane. Il faut avoir au moins 21 ans pour ce genre de boulot. Ce serait irresponsable de ma part de te laisser traîner dans les postes de police ou aller interviewer des criminels en prison. Samuel, le journalisme judiciaire est un travail difficile. Tu es bien trop jeune pour ça.

– Mais j'ai suivi des journalistes, je suis allé sur des scènes de crime, à la morgue. J'ai observé comment ils parlent à la police, aux témoins, comment ils obtiennent leurs informations. Vous savez que je suis rapide, monsieur Brisbane. Je peux apprendre. Je suis prêt à commencer tout de suite. S'il vous plaît !"

Impossible de le faire changer d'avis. Peu importe, personne ne pourrait me faire abandonner mon rêve de devenir journaliste spécialisé dans les crimes. Pas même Arthur Brisbane.

Puis, lors d'une soirée dans un bar clandestin, j'ai rencontré Emile Henri Gauvreau, le rédacteur en chef du *New York Evening Graphic*, un quotidien créé en 1924. Gauvreau était un homme petit, très vif, fier de sa remarquable ressemblance physique avec Napoléon. Il se coiffait comme Bonaparte afin d'accentuer cette ressemblance. Gauvreau était venu à New York après avoir travaillé au *Hartford Courant*.

"Je sais tout de toi, Fuller, dit Gauvreau. T'es le *copyboy* de Brisbane. Tu te fais quatorze dollars par semaine. J'ai aussi entendu dire que t'as travaillé aux archives du *Journal*. Sammy, pourquoi ne viendrais-tu pas travailler pour moi au *Graphic* ? Ça te dirait d'être chef de nos archives pour dix-huit dollars par semaine ?

– Je veux être journaliste, monsieur Gauvreau. Un journaliste spécialisé dans les crimes", dis-je.

– T'es un petit peu jeune pour ça, tu ne crois pas Sammy ? J'aurais bien besoin d'un jeune garçon intelligent comme toi pour organiser nos archives."

– Je ne quitterai Brisbane et le *Journal* que si vous me laissez devenir un vrai journaliste. Spécialisé dans les crimes."

– Enfin Sammy ! Bon Dieu, on est en 1928 !", dit Gauvreau. "On doit combattre la prohibition, les anarchistes, les fascistes, Al Capone, les guerres de gangs sanglantes, Dieu sait quoi d'autre, et toi tu veux devenir journaliste. Je ne peux pas te laisser faire ça, pas à 16 ans."

– 16 ans et demi !”, corrigeai-je. De toute façon, je voyais bien que je n’allais arriver à rien, j’ai donc proposé un arrangement. “Si dans six mois, quand j’aurai 17 ans, vous me laissez devenir journaliste, je viens travailler dans vos archives sur-le-champ.

– *Affaire conclue*”, répondit-il.

Nous avons scellé le contrat par une poignée de main.

C’était difficile de dire à Arthur Brisbane que je les quittais, lui et le *Journal*. C’est probablement l’une des choses les plus difficiles que j’ai eues à faire. Nous étions sur la banquette arrière de sa Lincoln quand je lui ai expliqué l’accord que j’avais passé avec Gauvreau pour travailler au *Graphic*. Brisbane est resté silencieux. C’était l’un de ces moments qui semblent durer une éternité. J’ai dû me mordre la lèvre pour m’empêcher de pleurer. Le visage de Brisbane était sombre. Il était très contrarié, mais il ne le montrait pas.

“Samuel, le *Graphic* ne durera pas longtemps, dit-il. Que veux-tu faire de ta vie mon garçon ?

– Je veux devenir rédacteur en chef d’un grand journal comme le *Journal* !

– Travailler au *Graphic* ne te fera jamais engager comme rédacteur en chef nulle part.

– Peut-être pas, monsieur Brisbane, mais je dois saisir cette opportunité. Je veux devenir journaliste et le plus tôt sera le mieux.

– Eh bien, va donc devenir journaliste, mon garçon”, dit Brisbane.

Mes deux années et demie en tant que *copyboy* personnel de Brisbane ont toute ma vie fait partie de moi. Brisbane était devenu une figure paternelle essentielle pour moi. Mais il fallait alors que j’avance. Je suis sorti de sa grosse voiture pour la dernière fois. Nous nous sommes serré la main à travers la vitre baissée. Il m’a dit que je pouvais l’appeler si j’avais besoin de quoi que ce soit. Je l’ai remercié pour son offre, bien que je n’en ait jamais profité.

Douze ans plus tard. 1936, le matin de Noël. Hollywood, Californie, à l’angle de Hollywood et Vine. Dans l’édition du matin, j’ai appris la mort d’Arthur Brisbane. Je suis resté là, debout, à pleurer toutes les larmes de mon corps. Le jeune vendeur à qui j’avais acheté le journal m’a demandé si j’avais besoin d’un médecin. Je lui ai dit que j’étais malade de chagrin et qu’aucun médecin ne pourrait m’aider.

“Va donc vendre tes journaux. C’est pour ça qu’ils sont imprimés”, lui dis-je plein de tristesse.

## QUI BRILLERA COMME UNE NOUVELLE COMÈTE

LE *New York Evening Graphic* était financé par Bernarr Macfadden, un Irlandais fou avec une touffe de longs cheveux et qui avait gagné des millions avec des magazines axés sur la culture physique, les histoires d’amour des célébrités, la violence, le sexe et n’importe quoi, pourvu qu’on en parle. Macfadden était hanté par le spectre de ses parents, morts de la tuberculose. Il était devenu culturiste et était obsédé par la



BERNARR MACFADDEN, L'ÉDITEUR DU *NEW YORK EVENING GRAPHIC*, VERS 1930. IL ÉTAIT EN GRANDE FORME POUR SON ÂGE ET AIMAIT LE MONTRER.

santé, ne mangeait que des légumes crus, buvait de l'eau et des jus de fruits. Il prenait des douches froides pour stimuler sa circulation sanguine. Voici un bon exemple de la folie obsessionnelle de MacFadden dès qu'il s'agissait de forme physique : il venait régulièrement au *Graphic* à pied depuis sa maison de Nyack, dans l'État de New York. Une promenade de huit heures sur le bitume. Et il le faisait pieds nus !

Macfadden avait choisi Emile Gauvreau comme rédacteur en chef parce que Gauvreau était déjà connu comme le limier des gros titres. Quand il dirigeait le *Hartford Courant*, Gauvreau avait caché un meurtrier dans son bureau. L'homme était venu demander grâce et Gauvreau avait publié un article exclusif sur l'affaire. C'était un sacré scoop, mais Gauvreau était dans la panade, inculpé pour complicité avec un assassin. Il avait réussi à se sortir de ce coup-là. Ben Hecht et Charles MacArthur se sont inspirés de cette histoire pour écrire leur pièce de théâtre qui a été jouée à Broadway, *The Front Page* [La première page]. La pièce est devenue un film en 1931, réalisé par Lewis Milestone. Pat O'Brien interprétait le rôle d'un rédacteur en chef qui planque un assassin dans son bureau à cylindre pour décrocher un scoop. La carrière de Gauvreau avait aussi été une source d'inspiration pour le film *Five Star Final* de Mervyn LeRoy avec Edward G. Robinson dans le rôle d'un rédacteur en chef prêt à tout pour un gros titre.

MacFadden et Gauvreau avaient été les premiers à avoir l'idée de faire paraître de gros pavés publicitaires en lettres majuscules dans tous les quotidiens pour annoncer leur aventure excitante :

UN NOUVEAU JOURNAL DU SOIR POUR NEW YORK.  
UN JOURNAL AVEC UNE IDÉE NEUVE.  
PAS UN JOURNAL ILLUSTRÉ MAIS UN VRAI JOURNAL.  
AVEC TOUTES LES NOUVELLES EN FORMAT TABLOID.

L'éditeur avait ajouté un message personnel assez gonflé qui se terminait par : "*Je souhaite publier un journal qui brillera dans le ciel telle une nouvelle comète.*"

Le premier numéro du *Graphic* parut le 19 septembre 1924. Le gros titre en première page était : "DEUX CONDAMNÉS ÉVITENT LA CHAISE ÉLECTRIQUE." Le reste de la page était consacré à une grande photo de deux hommes en uniformes

de prisonniers, les bras autour de leurs vieilles mamans. La légende disait : "Les condamnés s'accrochent à leurs mères en attendant leur sort. Ils seraient morts avec le sourire." En page 2, il y avait un article sur l'une des mères avec en titre : "J'AI PLEURÉ DE JOIE QUAND J'AI REÇU DES NOUVELLES DE SING SING." Sous la photo d'un troisième condamné, la légende disait : "Je suis coupable. C'est entre Dieu et moi." Décidément, MacFadden et Gauvreau venaient d'une école de journalisme bien différente de celle de Joseph Pulitzer.

Le *Graphic* s'est fait une place en 1926 avec sa couverture sur la mort de Rudolph Valentino (né Rodolfo Guglielmi), le talentueux acteur de films muets dont le regard mystérieux et intense faisait se pâmer des millions de femmes. Aujourd'hui, il est difficile de comprendre la célébrité de Valentino et la passion qu'il a déclenchée au cours d'une carrière qui n'a duré que six ans, laissant derrière lui seulement six films intéressants<sup>1</sup>. Sa mort à l'âge de 31 ans a été une tragédie nationale. Ce jour-là, la première page du *Graphic* était d'une simplicité redoutable : un gros plan du visage de Valentino avec un seul mot au-dessus, en énorme : MORT !

En 1928, lorsque j'ai rejoint le *Graphic*, sa réputation était déjà bien établie. En couvrant des crimes et des événements à caractère sensationnel, MacFadden avait trouvé un moyen d'assurer la survie du *Graphic* sur le marché ultra-compétitif de la presse quotidienne à New York. Gauvreau avait inventé le "composographe", une photo composite dans laquelle les visages de personnes réelles étaient posés sur des mannequins dans des positions surprenantes. Une fois, il a eu besoin d'un corps de gamin pour un jeune pilote qui était mort dans un crash d'avion. Gauvreau m'a demandé de prendre la pause, et bien sûr je faisais tout ce qu'il me demandait. Le lendemain, mon corps était en première page du *Graphic*, superposé avec une photo du visage du pilote mort, aux commandes du biplan, une écharpe autour du cou flottant dans un faux vent. J'étais aux anges d'avoir participé à ce montage. Ma mère était consternée par toute forme de sensationnalisme et furieuse que j'aie participé à une telle arnaque.

1. *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* [*The Four Horsemen of the Apocalypse*] (1921), *Le Cheik* [*The Sheik*] (1921), *Arènes sanglantes* [*Blood and Sand*] (1922), *Monsieur Beaucaire* (1923), *L'Aigle noir* [*The Eagle*] (1925) et *Le Fils du Cheik* [*The Son of the Sheik*] (1926). (N.d.A.)

Honnêtement, toute distraction de la monotonie du classement des archives du *Graphic* était la bienvenue. Avant de pouvoir rejoindre les rangs des vrais journalistes comme Gauvreau l'avait promis, je devais prendre mon mal en patience, en travaillant aux archives pendant six mois. Les jours et les semaines s'égrenaient et je passais mon temps libre à dessiner des personnages dans des situations idiotes avec une phrase dans une bulle sortant de leur bouche. Je vendais mes meilleurs dessins au *Graphic* pour un dollar. Un peu d'argent en plus pour ma



UN DES DESSINS QUE JE FAISAIS ALORS QUE J'ÉTAIS AU GRAPHIC.

famille. J'ai même caressé l'idée de devenir dessinateur de presse. Après tout, mon frère Ving, qui dessinait à temps plein, m'avait encouragé à parfaire mon talent. Une fois, Ving m'a présenté certains des plus grands dessinateurs de presse de l'époque lors d'un dîner mémorable que ses amis et lui avaient organisé chez Lum Fong, un célèbre restaurant de Chinatown. Ils étaient tous de grands dessinateurs – chacun, dans son genre, avait une rubrique publiée dans des journaux nationaux – et c'étaient des types formidables. Cette nuit-là, nous avons passé du sacré bon temps ensemble. Cependant, le dessin ne serait jamais rien de plus pour moi qu'un passe-temps amusant. Je voulais plus que tout devenir journaliste. Mon dix-septième anniversaire approchait et je comptais les heures et les minutes qui me séparaient du moment où je pourrai aller dans la rue et signer des articles.

Le grand jour est enfin arrivé. Gauvreau, fidèle à sa promesse, m'a fait venir dans son bureau vitré et a sorti sa carte de presse et a rayé son nom. Il a alors écrit le mien sur la carte et me l'a tendue. Ce n'était pas une grande cérémonie, mais je me souviendrai

toujours de ce moment comme l'une des étapes les plus importantes de ma vie. Le nom de Joseph P. Warren, chef de la police de New York, était écrit au bas de ma carte de presse. Mon sourire devait s'étirer d'une oreille à l'autre.

“Ton salaire, dit Gauvreau, sera de trente-huit dollars cinquante par semaine, plus quelques dollars de frais, tant que tu peux les justifier. À partir de maintenant, tu vas rencontrer pas mal de gens louches, Sammy. Fais bien attention à toi.

– Je commence quand, monsieur Gauvreau ?, ai-je demandé.

– Il y a environ cinq minutes, dit-il. On a un double suicide à couvrir.”



MON GRAND FRÈRE WING À SA TABLE À DESSIN. CONTRAIREMENT À MOI, IL ÉTAIT UN VÉRITABLE DESSINATEUR.



LE GRAND DÎNER DES DESSINATEURS À CHINATOWN

Avec (de gauche à droite) mon frère Ving, Charlie Mc Cadam du McClure Syndicate, Ham Fisher, créateur de *Joe Pelooka*, Ken Kling, créateur de *Joe and Asbestos*, Lum Fong, restaurateur, Bud Fisher, créateur de *Mutt and Jeff*, Bill Gould, créateur de *Red Barry*, et moi. Billy Debeck, créateur de *Barney Google*, se tenait à côté du photographe et faisait des blagues. Mon cœur et mon esprit étaient dans l'écriture, pas dans le dessin.

Un type et sa petite amie avaient été retrouvés morts dans un hôtel bon marché au nord de l'État. Un mot laissé près de leurs corps disait qu'ils voulaient mourir ensemble. Le shérif de la ville s'accrochait à la théorie du double suicide. Gauvreau avait reçu un tuyau qui le poussait à creuser davantage. Il m'envoyait là-bas pour trouver des indices qui démontreraient une possible histoire de meurtre et aussi des informations juteuses sur les problèmes passés du couple défunt. Gauvreau avait probablement déjà préparé son titre tapageur : "DOUBLE SUICIDE, DOUBLE AFFAIRE."

Puisque j'étais encore plus bleu qu'un Schtroumpf, on a très sagement décidé d'envoyer un journaliste expérimenté pour travailler sur cette affaire avec moi. Rhea Gore a hérité du boulot. Rhea n'était pas la seule femme journaliste au *Graphic*. Jean Campbell et Lois Bull, des femmes formidables et de grands

écrivains, travaillaient aussi au journal. Mais Rhea était un vrai bijou, une grande brune, mince, intelligente et impertinente. Bon sang, j'avais de la chance d'être tombé sur un mentor pareil !

Tout ce que je savais de Rhea, c'était que son mariage avec l'acteur Walter Hudson avait donné naissance à un fils, John, et s'était soldé par un divorce. Puis, elle avait épousé un type nommé Stevens, président des chemins de fer de Chicago et d'Altoona. Malheureusement, il était mort. Elle avait bien assez d'argent pour ne plus jamais travailler, mais Rhea adorait la presse et était revenue travailler au *Graphic*. "Gore" était le nom de plume qu'elle avait choisi, car elle ne voulait pas être vue comme "la riche veuve" et préférait être jugée sur rien d'autre que son travail.

C'est ainsi que j'ai rencontré John Huston pour la première fois. Rhea l'avait fait embaucher comme journaliste au *Graphic*, mais le journalisme n'était pas la passion de John. Lorsqu'il avait couvert l'un de ses premiers meurtres, celui qu'il avait décrit comme étant le meurtrier était en fait innocent. Ça avait créé une pagaille sans nom et John avait été viré sur-le-champ. C'était finalement une très bonne chose, puisque cela lui a permis d'aller à Hollywood, où il a rencontré William Wyler avec qui il a écrit *Orages* [*A House Divided*] (1931). Le reste est entré dans l'histoire.

Pour couvrir l'histoire du double suicide, Rhea et moi sommes partis au nord de l'État. Nous sommes arrivés dans cette petite ville tard le soir. Le chauffeur de taxi nous a déposés devant l'hôtel bon marché où le malheureux couple était supposé s'être donné la mort. Il n'y avait personne alentour. Nous nous sommes faufilés dans l'hôtel miteux jusqu'à ce que l'on trouve leur chambre. Le shérif local avait posé des scellés officiels sur la porte. Ce n'était pas ça qui allait



RHEA GORE, MÈRE DE JOHN HUSTON ET GRAND-MÈRE D'ANGELICA, ÉTAIT UNE GRANDE JOURNALISTE ET UNE FEMME EXTRAORDINAIRE. ELLE M'A BEAUCOUP APPRIS SUR LE JOURNALISME SPÉCIALISÉ DANS LES CRIMES.

arrêter Rhea. Il n'y avait pas de scellés sur la fenêtre. Elle l'a alors ouverte et nous nous sommes discrètement glissés dans la chambre. Elle supposait que la ville n'avait pas de morgue. Bon Dieu, les corps de la jeune femme et du jeune homme étaient là, allongés par terre sous des draps, en attendant qu'on vienne les prendre ! Nous avons soulevé les draps. Les deux corps nus m'ont coupé le souffle. La tête de l'homme était en bouillie, mais la femme semblait indemne, à l'exception d'une contusion au cou.

“Si c'est un double suicide, dit Rhea après avoir soigneusement regardé les deux corps, alors moi je peux voler jusqu'à Manhattan demain en battant des bras.”

Elle avait compris que c'était un crime, sauf que l'assassin s'en était tiré en mettant le pistolet dans sa bouche et en appuyant sur la gâchette. Elle m'a expliqué que le seul moyen d'en être sûr, c'était de se faire inviter à l'autopsie. Le lendemain, Rhea est devenue la meilleure copine du médecin légiste qui l'a faite rentrer dans la morgue du comté, où les corps avaient été amenés. L'intuition de Rhea s'est avérée exacte. La femme était morte par strangulation et l'homme d'un coup de feu qu'il s'était tiré dans la bouche. Il a été prouvé qu'ils s'étaient battus comme des chiffonniers car on a retrouvé des morceaux de peau et des cheveux du petit copain sous les ongles de la fille. Des mèches de cheveux de la jeune fille avec leur racine, retrouvées sur lui, étaient une preuve évidente de lutte. Il l'avait tuée et s'était tué après.

Étape par étape, Rhea m'a guidé dans l'enquête et nous avons écrit l'article ensemble. Nous avons interrogé les familles et les amis du couple qui nous ont parlé de leur relation conflictuelle. C'était un cours complet d'enquête criminelle. Rhea m'a appris que tous les détails, chaque mèche de cheveux, étaient importants. Gauvreau était ravi lorsque nous sommes rentrés avec une sacrée histoire. Celle d'un homme qui avait tué sa petite amie puis s'était suicidé pour échapper à la justice. Rhea Gore et moi avons travaillé ensemble sur de nombreuses affaires pour le *Graphic*. Elle était toujours pleine d'enthousiasme et très déterminée. Je n'oublierai jamais que c'est elle qui m'a appris les ficelles quand je n'étais qu'un journaliste débutant.

Plusieurs années après, John Huston et moi buvions des verres dans un bar de Hollywood. Ce devait être dans les années 1950. Huston m'a demandé le nom du connard de rédacteur en chef qui l'avait viré du *Graphic*.

“Gauvreau, dis-je.

– Gauvreau ! Que Dieu le bénisse ! hurla John. Buvons à cet homme merveilleux ! Dieu merci, il a eu le bon sens de me vider !” Quelques verres plus tard, il m'a taquiné avec son vieux refrain : “Tu sais, Sam. Tu as passé plus de temps avec ma mère que moi.”

Dès que je suis devenu journaliste, ma vie a changé. Je rentrais tard le soir, voire pas du tout, parfois pas avant le petit-déjeuner. Après avoir pris un bain et mangé un morceau, j'allais au lycée. Bien sûr, ma mère était très fière du travail de son fils et qu'il signe des articles, mais elle était aussi terriblement inquiète de voir son précieux petit garçon grandir trop vite. En lisant mes articles, elle en a très justement déduit que je traînais en étrange compagnie jusque tard dans la nuit. Je lui ai expliqué que cela faisait partie du boulot. Couvrir des crimes supposait fréquenter des endroits très mal famés, faire copain avec des indicateurs, des gens qui faisaient de la contrebande d'alcool, des prostituées et des petits mafieux, toute la gamme des personnages qui composent une société parallèle. J'étais surtout intrigué par les pickpockets, les “canons” comme on les appelait dans la rue, des escrocs aux mains agiles qui volaient des sacs et des portefeuilles avec un talent remarquable, beaucoup d'originalité et d'audace. Inutile de dire que je gardais pour moi les détails croustillants concernant mes fréquentations, la réalité de ma vie aurait fait perdre le sommeil à Rebecca.

Quand on est un journaliste spécialisé dans les crimes, on passe énormément de temps avec les flics, que ce soit sur les scènes de crime ou dans les commissariats. La police était une source d'information essentielle, même si les flics refusaient parfois de donner des tuyaux aux journalistes sur des grosses affaires. J'avais pour habitude d'aller d'un commissariat à l'autre en glissant des chewing-gums aux policiers en échange de tuyaux qui mériteraient que l'on creuse. Quand j'ai commencé à fumer le cigare, je distribuais des cigares. Cela marchait mieux. Peut-être ai-je commencé à fumer le cigare pour faire croire à la police que j'étais adulte. Mon visage d'adolescent m'a souvent trahi, déclenchant parfois des gloussements quand je posais des questions directes aux flics. À l'époque, tout le monde fumait le cigare. Ce n'était ni chic, ni extraordinaire, c'était juste un truc que faisaient les hommes. Je suis devenu accro à ce plaisir. Lorsqu'on tire sur le cigare, sans jamais inhaler bien sûr, la fumée réchauffe le cœur et l'esprit. Depuis soixante-dix ans, depuis mes années de journalisme, je me suis rarement trouvé sans un cigare fermement

planté entre les lèvres. Cela chagrine certaines personnes, surtout les non-initiés. Quand ils protestent, je fais la sourde oreille, je souris et je tire une autre bouffée.

La police n'inculpait personne sans avoir fait une solide enquête préalable. Contrairement à ce qu'on lit dans les histoires de Sherlock Holmes ou dans les romans trépidants de Raymond Chandler ou de Dashiell Hammet, résoudre des crimes n'a jamais été une entreprise très respectable. Pour incriminer des suspects, la police devait être bien renseignée. La seule façon d'avoir des informations, c'était par l'intermédiaire d'indicateurs, des gens qui balançaient le coupable. Il y en avait de toutes sortes. Certains étaient des professionnels qui donnaient régulièrement des informations en échange d'argent ou de services. Certains étaient des badauds qui avaient été témoins du crime. Beaucoup étaient des femmes trompées.

Disons que vous braquez une banque et que, dans le feu de l'action, vous abattez un caissier. Vous allez alors vous cacher chez votre petite amie. Si vous faites profil bas, avec elle et avec l'argent, personne ne vous attrapera. Par contre, si vous faites le con et que vous la plaquez, que vous lui donnez une liasse de billets et que vous lui dites de se casser, la femme rejetée s'en va, mais elle meurt d'envie de vous rendre la monnaie de votre pièce. Six mois plus tard, quand vous vous y attendez le moins, elle appelle la police et leur dit que s'ils veulent attraper le type qui a tué le caissier lors du hold-up de la First National Bank, il se trouve à l'hôtel Olympia, chambre 316. Elle raccroche, et c'est le début de la fin. Boom, la police fait irruption dans votre chambre d'hôtel minable, vous embarque, et vous arrête pour meurtre. Alors qu'on vous attache à la chaise électrique à Sing Sing et qu'on envoie le jus, la femme bafouée se fend la poire.

Dès que j'avais un tuyau sur une affaire, je mettais un *nickel* dans un téléphone public et j'appelais mon rédacteur en chef, un type qui s'appelait Shainmark. Je lui faisais un résumé rapide au téléphone. Il évaluait l'importance de l'histoire et, le cas échéant, m'envoyait un photographe et m'encourageait à approfondir. Quand j'avais toutes les informations nécessaires, je fonçais aussi vite que possible au journal, en métro, en taxi ou à pied. Ou les trois. Une fois au *Graphic*, je me jetais sur une machine à écrire et je tapais mon article pour l'édition du matin. Je commençais toujours mon article par une phrase accrocheuse et je donnais la quintessence de l'histoire dans le premier para-

graphe.

Inévitablement, ma scolarité en a souffert, mais je ne m'attendais pas à me faire expulser de Washington High. C'est pourtant exactement ce qui est arrivé, mais pas à cause de mauvaises notes, bien qu'elles ne soient pas brillantes, ni même à cause de mon manque d'assiduité. En fait, j'ai été piégé par Shainmark.

Un jour, il m'a dit : "Dis donc, tu vas toujours à George Washington, Sammy ?

– Ouais, répondis-je. Le matin.

– T'as entendu parler d'une rumeur selon laquelle il y aurait des fêtes là-bas ? Des fêtes entre élèves et enseignants ? Tu sais quelque chose à ce sujet ?

J'ai fait non de la tête.

Je trouvais le lycée ennuyeux, pas émoustillant. Je n'avais ni le temps ni l'envie de devenir copain avec mes camarades de classe. Je quittais le lycée au pas de course dès que la cloche sonnait et j'allais travailler au *Graphic*. Quand j'étais sur une affaire brûlante, je séchais l'école. La seule raison pour laquelle je continuais à aller un peu au lycée était pour faire plaisir à ma mère. Rebecca croyait que, sans diplôme, je serais sérieusement handicapé toute ma vie.

"On m'a donné un tuyau concernant des fêtes organisées par des profs où l'on boit de l'alcool et auxquelles des élèves sont invités, dit Shainmark. Il paraît que ça se pelote pas mal entre profs et élèves après la classe. Emmène un photographe avec toi à l'école demain. Fais-le entrer dans les salles de classe, montre-lui la bibliothèque, le gymnase, le terrain de foot. Aide-le à prendre des photos pour illustrer un article qu'on veut faire sur Washington High."

Ravi de faire quelque chose au lycée qui contribuerait à mon travail au *Graphic*, j'ai escorté le photographe, un type qui s'appelait Frank Carson, dans Washington High. Il ne s'est rien passé qui sorte de l'ordinaire. À l'heure du déjeuner, ça se pelotait un peu derrière le stade, mais pas de quoi fouetter un chat. Il n'y avait certainement rien qui puisse justifier un article. Mais c'était l'époque de la prohibition. L'ordre moral régnait. De retour au *Graphic*, Shainmark m'a demandé d'écrire sur ce que j'avais vu au lycée. Un correcteur a repris mon texte et y a ajouté des commérages scandaleux sur ce qui était censé se passer à Washington High, sans me demander mon avis ou me montrer la version finale avant impression. Le *Graphic* a publié l'article sous le titre "ORGIE AU LYCÉE". Il était signé "par

Samuel Fuller pour le *Graphic*".

Le lendemain matin, c'était le chaos à Washington High. Le principal a ordonné une réunion générale de tous les élèves et nous a servi un discours sur l'enfer et la damnation, qualifiant les comportements décrits dans l'article du *Graphic* de répréhensibles. Il a annoncé l'adoption d'un nouveau règlement strict, afin qu'il n'y ait plus jamais de scandales dans son établissement. Finalement, à ma grande surprise, il m'a désigné du doigt au fond de l'auditorium, ce qui m'a plongé dans l'embarras, et a dit que j'avais trahi mes professeurs et mes camarades, que j'étais le Judas Iscariote du lycée George Washington. C'était complètement injuste, mais je ne pouvais pas nier avoir participé à cette histoire scandaleuse.

Au grand désespoir de ma mère, j'ai été renvoyé du lycée le jour même. Elle a insisté pour que cette injustice soit réparée et que mon nom soit blanchi. Je n'avais même pas le cœur d'essayer. En secret, j'étais soulagé de ne pas avoir à me montrer en classe et de ne plus être un lycéen. Je n'ai jamais eu mon diplôme de fin de lycée, ni aucun autre diplôme d'ailleurs. Comme toutes les mères, Rebecca avait rêvé que j'aille à l'Université et que je poursuive des études supérieures. Au fil des années, j'ai fait mon éducation tout seul, avalant tous les classiques qui me tombaient sous la main, affamé de grands auteurs tels que Flaubert, Faulkner, Dickens, Twain, Hugo, Dostoïevski et Balzac. En les lisant, j'entrais en contact avec de grands esprits, hors du cocon d'une salle de classe. Gene Fowler, qui a toujours eu une grande influence sur moi, a écrit : "La meilleure façon de devenir un grand écrivain est de lire des livres très bien écrits, de s'en souvenir, puis d'oublier qu'on les a lus."

Tant pis pour l'Université ! Combien de fistons à leur maman n'ont jamais rien appris de plus sur un campus universitaire qu'à faire du foot, boire de la bière et jouer au poker ? Quelques gangsters très bien élevés sont allés à l'Université. Toujours est-il que la fin précipitée de ma scolarité rendait ma mère inconsolable. Pour moi, être journaliste était la meilleure école qui soit.

Le fait que Shainmark, avec la bénédiction de Gauvreau, m'ait manipulé pour publier un article sur un scandale au lycée m'a franchement mis en rogne. Mais je n'avais pas l'intention de me jeter par la fenêtre pour autant. J'étais trop occupé avec tous les autres "sauteurs", comme les appelaient les journalistes.

On recevait un appel urgent au sujet d'un type qui se tenait

en haut d'un gratte-ciel, au bord du précipice, menaçant de se suicider. Je me précipitais sur les lieux avec un photographe. Le pire était quand un prêtre, une mère ou une épouse arrivait avant nous, rampant jusqu'au bord du précipice en hurlant : "Ne fais pas ça ! Ne fais pas ça !" Le meilleur moyen de sauver notre sauteur, c'était de le faire parler de lui et de ses problèmes. En plus, alors qu'il déblatèrait sur ses peines de cœur, on accumulait du matériel pour un article. Pendant tout ce temps, il fallait garder un œil sur ses orteils. C'est comme ça que l'on devinait si le pauvre con allait vraiment sauter ou non. Si les orteils avançaient, le sauteur aussi. Si le type était inconsolable, il rapprochait peu à peu ses orteils du vide, déterminé à faire le grand saut. C'est là qu'il fallait lâcher votre dernière question pour écrire un article. Les bons photographes armaient leur appareil, prêts à appuyer sur le déclencheur, car ceux qui connaissaient le truc des orteils avaient toujours les meilleurs clichés du type bondissant vers sa mort.

Dieu, que j'aimais être journaliste ! J'avais soif d'apprendre et je pigeais vite. Ce que je voulais plus que tout, c'était une piste qui me mènerait à ce dont tout journaliste débutant rêve : un scoop. Et il est arrivé. Une nuit, pendant l'automne 1929, j'ai reçu un tuyau concernant un corps mystérieux dans l'un des funéraires les plus sélectes de Manhattan. J'étais dehors et en route avant que mon informateur, le chargé de l'entretien des pompes funèbres, ait raccroché. Je m'étais lié d'amitié avec ce type lorsque j'avais fait un article sur les pompes funèbres de New York, dans lequel j'avais mentionné ce luxueux établissement. Le propriétaire avait menacé d'appeler la police si jamais je remettais à nouveau les pieds à l'intérieur de son établissement. Il n'avait pas apprécié mon article parce qu'il soulignait que les riches se faisaient enterrer dans l'opulence alors que les pauvres finissaient dans le carré des indigents. Cette fois-ci, au lieu de passer par la porte d'entrée, j'ai pris la ruelle menant à l'entrée de service.

Le funéraire était divisé en deux pièces, le salon "or" et le salon "rouge". Il y régnait un silence de mort. Les salons étaient très agréables, dès lors qu'on était un macchabée. Dans le salon or, j'ai vu un très beau cercueil avec six poignées en cuivre poli. Des montagnes de fleurs avaient été placées tout autour sur une estrade. J'ai soulevé le couvercle massif du cercueil. À l'intérieur se trouvait le plus beau corps que j'avais jamais vu et, croyez-



JEANNE EAGELS DANS *THE LETTER* (1929).  
ELLE ÉTAIT BELLE, TALENTUEUSE ET PROMISE À UN GRAND AVENIR.  
UNE OVERDOSE MIT PRÉMATURÉMENT FIN À SA VIE ET À SA CARRIÈRE.

moi, j'en avais vu pas mal. J'ai cessé de respirer et j'ai regardé Jeanne Eagels, l'une des actrices les plus célèbres de Broadway. J'avais du mal à croire que c'était elle. Elle était pourtant là, allongée dans une robe du soir magnifique, ses cheveux décolorés parfaitement coiffés, comme si elle s'appêtait à sortir dans le monde. Elle n'allait nulle part. Elle était morte.

J'étais bouleversé. Jeanne Eagels avait électrisé Broadway avec sa performance dans *Phuie* [*Rain*], une pièce adaptée d'une nouvelle de Somerset Maugham, dont la première avait eu lieu en novembre 1922 et était restée à l'affiche durant quatre ans, ce qui fait près de mille cinq cents représentations. J'avais emmené ma mère voir Eagels dans une autre pièce que Maugham avait écrite spécialement pour elle, *La Lettre* [*The Letter*]. Elle était sensationnelle. J'adorais Jeanne Eagels et je savais qu'elle venait de terminer une version cinéma de *La Lettre* pour la MGM. Cela serait sa dernière performance. Toute cette beauté et tout ce talent s'étaient maintenant éteints. Il ne restait plus qu'un corps froid, couché dans un magnifique putain de cercueil.

J'ai entendu des voix dans le funérarium. Avant que l'on ne me voie, je me suis fauflé dehors, dans la ruelle. J'ai couru jusqu'à un téléphone et j'ai appelé Shainmark.

“T'es sûr que c'est elle ?”, dit Shainmark incrédule. Dans le cercueil ?

– Oui. J'en suis absolument sûr, répondis-je.

– Attends-moi dans la ruelle. Je vais vérifier auprès de la police, puis je viens vérifier ça moi-même. C'est énorme.”

Shainmark est arrivé quinze minutes plus tard. La police lui avait dit qu'elle n'avait aucune trace de la mort de Jeanne Eagels. Nous sommes entrés dans les pompes funèbres par la porte d'entrée. Quelqu'un jouait de l'orgue. Près de l'entrée du salon or, nous avons entendu le directeur parler avec quelqu'un.

“Nous nous occuperons du corps”, dit l'homme aussi froidement que s'il parlait de réparer une machine.

Rapidement, j'ai indiqué le cercueil à Shainmark et j'ai soulevé le couvercle pour qu'il regarde à l'intérieur. Il était aussi étonné que je l'avais été. Le directeur nous a vus et nous a foutus dehors. “Il doit y avoir un certificat de décès, dit Shainmark. Il nous faut la cause de la mort. Bouge ton cul jusqu'au bureau du légiste.”

J'ai couru jusqu'à la morgue de la ville. Le chef des légistes a confirmé que c'était bien Eagels dans le cercueil, mais qu'aucune déclaration officielle ne serait faite avant que la cause exacte de

la mort ne soit déterminée. Shainmark suspectait les autorités d'essayer de gagner du temps pour dissimuler une overdose. À cette époque, l'abus d'alcool était communément mentionné dans les journaux, mais, à cause des réactionnaires moralistes, le mot "drogue" était tabou dans la presse. Même Gauvreau et MacFadden ne se seraient pas approchés pas du sujet à moins de dix mètres. Néanmoins, nous savions très bien que la consommation de drogues, probablement de l'héroïne, était d'usage dans l'entourage de Jeanne Eagels. Finalement, la cause officielle de sa mort a été : "Intoxication alcoolique, détérioration des organes." Quelqu'un tentait de protéger la réputation d'Eagels et faisait un très bon boulot. Plus tard, la cause a été modifiée et est devenue : "auto-administration de sédatifs."

Mon article sur la mystérieuse mort de Jeanne Eagels parut en première page dans l'édition du matin du 4 octobre 1929. C'était un scoop qu'aucun autre journal de New York n'avait. Sous le gros titre du *Graphic*, un plus petit disait : "NOUS NOUS OCCUPERONS DU CORPS." Ces paroles glacées et impitoyables du directeur du funérarium me donnent encore la chair du poule. Après un service funéraire à New York, le superbe cercueil a été emporté à Kansas City, la ville natale d'Eagels que celle-ci détestait, pour y être enterré. Je me souviens de sa philosophie : "Ne jamais nier. Ne jamais expliquer. Se taire et devenir une légende." Plus qu'une légende, elle était pour moi une étoile filante qui avait connu une ascension magnifique puis était précipitamment tombée dans le néant.

Je n'étais pas le seul qui n'oublierait jamais la beauté et le talent de Jeanne Eagels. De nombreux films se sont inspirés de sa vie et de son époque : des histoires de jeunes actrices qui doivent faire face à des difficultés, y compris elles-mêmes, pour atteindre la célébrité et la gloire. L'un des plus drôles est *Pension d'artistes* [*Stage Door*] de Gregory La Cava (1937), adapté d'une pièce d'Edna Ferber et George S. Kaufman. Le film raconte l'histoire d'une jeune actrice prometteuse issue d'une famille aisée, interprétée par Katharine Hepburn, qui rêve d'avoir le génie d'Eagels. En 1957, George Sidney a réalisé un biopic, *Un seul amour* [*Jeanne Eagels*], avec Kim Novak dans le rôle titre. Malgré sa beauté, Novak n'a pu atteindre le charisme d'Eagels. Joseph Mankiewicz m'a dit un jour que le personnage principal de *Eve* [*All about Eve*], l'actrice de Broadway Margo Channing, était inspiré de Jeanne Eagels, bien que Bette Davis interprète le

rôle d'une manière caustique, plus dans l'esprit de Tallulah Bankhead.

*Pluie* a été adapté au cinéma par Lewis Milestone en 1932, avec Joan Crawford dans le rôle de Sadie Thompson, dont Jeanne avait donné une interprétation mémorable à Broadway. C'est l'histoire d'une prostituée mise en quarantaine avec d'autres passagers sur l'île de Pago Pago. Alors que Sadie s'acquitte avec les soldats américains stationnés là, les missionnaires lui rendent la vie impossible. Finalement, le révérend Davidson force Sadie à se repentir, la viole et se suicide. Ce n'est qu'alors que Sadie est capable d'accepter l'amour sincère du sergent O'Hara. Après ce film, Crawford est devenue une star, mais, pour moi, elle ne pouvait pas égaler l'inimitable Eagels.

La tragédie de Jeanne Eagels a exercé sur moi une influence durable. Enfant, elle avait travaillé dans un cirque avant d'entrer dans le monde du théâtre. J'aime imaginer qu'elle avait été funambule parce qu'elle avait le goût du risque, aussi bien dans



L'ANNÉE 1930. JE SUIS UN JOURNALISTE EFFRONTÉ AU *GRAPHIC*. J'AI UN BUREAU ENCOMBRÉ JUSTE À CÔTÉ DES TOILETTES DES HOMMES. LE PORTRAIT EST CELUI DE JEANNE EAGELS, DONT J'AI COUVERT LA MORT PRÉMATURÉE.

sa vie privée que professionnelle. Son talent était comme un diamant qui scintille de mille feux et vous éblouit. Son arrogance aussi était légendaire. Elle a changé l'orthographe de son nom de "Eagles" en "Eagels" parce que "ça rendait mieux en lettres de lumière". J'étais sacrément fier de mon premier scoop, et en même temps terriblement attristé par la perte atroce d'une grande actrice qui n'avait que 35 ans quand elle est morte. Je me souviendrai toujours de l'expression angélique sur le visage de Jeanne Eagels dans ce maudit cercueil. Grâce à elle, j'ai compris pour la première fois la nature éphémère de la célébrité, une maîtresse séduisante que je ne courtiserai jamais.